



HAL
open science

Antigone dans l'Histoire. Marguerite Duras et les hebdomadaires d'information des années 1950

Qing Feng

► **To cite this version:**

Qing Feng. Antigone dans l'Histoire. Marguerite Duras et les hebdomadaires d'information des années 1950. COnTEXTES. Revue de sociologie de la littérature , 2024, 34, 10.4000/11xin . hal-04887433

HAL Id: hal-04887433

<https://hal.science/hal-04887433v1>

Submitted on 15 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Antigone dans l'Histoire. Marguerite Duras et les hebdomadaires d'information des années 1950

Qing Feng



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/contextes/11757>

DOI : 10.4000/11xin

ISSN : 1783-094X

Éditeur

Groupe de contact F.N.R.S. COntEXTES

Ce document vous est fourni par Université Paul Valéry Montpellier 3



Référence électronique

Qing Feng, « Antigone dans l'Histoire. Marguerite Duras et les hebdomadaires d'information des années 1950 », *COntEXTES* [En ligne], 34 | 2024, mis en ligne le 01 juillet 2024, consulté le 29 août 2024. URL : <http://journals.openedition.org/contextes/11757> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/11xin>

Ce document a été généré automatiquement le 5 juillet 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-SA 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Antigone dans l'Histoire. Marguerite Duras et les hebdomadaires d'information des années 1950

Qing Feng

« Duras retrouve le rôle immémorial de l'écrivain, celui de vigile, de flamme toujours éclairée dans les ténèbres de l'histoire. C'est dans le roulis infâme de l'histoire moderne qu'elle prend conscience de son rôle d'Antigone opposée à la Loi de la cité. Rebelle, elle est d'une vigilance extrême, s'informe et se tient éveillée afin que rien ne lui échappe. Sa parole clame la douleur et la compassion pour qui est broyé par la machine infernale et se déchaîne en violence et en anathèmes contre qui broie et désespère. »
Alain Vircondelet, *Marguerite Duras. Vérité et légendes*, 1996.

- 1 Lorsque Marguerite Duras, dans les années 1980, interviewe pour *L'Autre Journal* le Président de la République François Mitterrand dont elle avait fait la connaissance pendant les années de guerre (1940-1944), elle ne peut s'empêcher de mettre en avant cette période de vie où ils étaient tous les deux « dans une crainte profonde et constante de la mort et en même temps dans une disposition non moins constante à la braver¹ ». Si la description de la posture d'Antigone par Alain Vircondelet met l'accent sur la dimension rebelle de l'écrivaine, il faut avouer que les engagements de Marguerite Duras pendant l'Occupation sont loin d'être radicaux. D'un côté, elle ne résiste pas à la tentation de faire de son vécu un roman et incline à brouiller les frontières entre l'Histoire et le mythe² ; d'un autre côté, elle partage en fait une attitude politique quelque peu ambiguë avec beaucoup d'intellectuels français de l'époque³, comme en témoignent ces propos de Laure Adler : « Elle était plutôt propétainiste et a accepté de faire partie d'une commission du livre surveillée de près par les Allemands.

[...] Jusqu'à la fin 1942, elle a donc collaboré à un organisme dirigé par les Allemands, alors qu'elle a prétendu avoir été une grande résistante⁴. » Mais la résistance vient à elle dès l'année 1944 : après avoir revu François Mitterrand, responsable du MNPGD (Mouvement national des prisonniers de guerre et déportés⁵), qui se rend de nouveau à la rue Saint-Benoît probablement au cours du mois de mars, elle prend la décision de s'engager vraiment dans un véritable réseau clandestin de lutte contre l'ennemi⁶ et collabore activement, après la Libération de Paris, au périodique du réseau MNPGD, c'est-à-dire *Libres*⁷. Elle y signe un éditorial politique⁸ et est responsable d'une rubrique qu'elle a créée en septembre 1944 : « Chronique du mouvement, classement des informations officielles sur les oflags-stalags et camps de déportation⁹ ».

- 2 Dans les années 1950, plus précisément à partir de 1957, Marguerite Duras retente sa chance dans le monde de la presse et travaille pour la première fois comme une authentique journaliste en multipliant ses interventions dans divers périodiques : les deux hebdomadaires d'information *France Observateur* et *L'Express*, la revue politique antigauilliste *14 Juillet*¹⁰, la revue consacrée à l'art contemporain *Cimaise*¹¹, la revue cinématographique *Cinéma 64*¹² et des revues littéraires comme *La Ciguë*¹³, *Les Lettres nouvelles*¹⁴, *La Nef*¹⁵, *L'Arc*¹⁶ et *L'Avant-scène*¹⁷, sans oublier la revue mensuelle à grand tirage *Constellation* à laquelle elle collabore pour des raisons pécuniaires, à la dérochée, en signant sous le pseudonyme de Marie-Josèphe Legrand¹⁸. Malgré la diversité des sujets abordés, la plupart de ses articles journalistiques sont publiés dans *France Observateur*. Selon l'historien de la presse Philippe Tétart, *France Observateur* représente non seulement « une racine marquante et pérenne de la presse hebdomadaire des années 1950 », mais aussi un réseau sociologique et politique de journalistes intellectuels qui veut guider l'opinion française¹⁹. S'intitulant au début *L'Observateur politique, économique, littéraire* quand il est fondé en 1950 par Gilles Martinet, Roger Stéphane, Hector de Galard et Claude Bourdet, le journal se fait remarquer à partir de 1954 lorsqu'il devient *France Observateur*, puis tire autour de 100.000 exemplaires en 1960. Plébiscité à l'époque par la plupart de l'intelligentsia de gauche, son succès doit certainement en grande partie à la guerre d'Algérie contre laquelle il prend la tête du combat avec *L'Express*²⁰. C'est grâce à cet organe hebdomadaire dont les rédacteurs participent activement à l'histoire politique et culturelle des nouvelles gauches que Marguerite Duras s'incarne en Antigone et cherche sa propre façon de faire du journalisme.
- 3 Pour mieux explorer ses investissements dans la presse et étudier ses poétiques journalistiques dans les années 1950, cet article propose une analyse détaillée d'une cinquantaine d'articles que Marguerite Duras publie dans ces deux hebdomadaires d'information. L'épisode de *France Observateur* est représentatif de l'émergence d'un nouvel *ethos* dans le champ médiatique, mais en même temps elle n'est qu'un fragment de la scénographie auctoriale de Marguerite Duras. Plutôt que l'analyse du discours et la scénographie auctoriale, nous mobiliserons dans cet article la notion de « posture²¹ » au sens de Jérôme Meizoz pour étudier les interventions de Duras journaliste. La posture d'Antigone, empruntée à la tragédie grecque, permet en effet de réunir plusieurs de ses attitudes et poétiques et de montrer, malgré son évolution, l'unité de son engagement. Nous verrons d'ailleurs que ces poétiques journalistiques se trouvent également dans les productions plus classiquement littéraires de Duras et que la presse écrite constitue un lieu important pour la recherche d'une écriture qui lui est propre.

Antigone face aux ténèbres : la révolte et l'engagement

« La nuit tombe. À ce moment, nous voyons surgir de la porte du palais une enfant ; l'enfant descend les marches en hâte, cachant son visage dans un pan de son manteau, craignant d'arriver trop tard ou d'être reconnue ; c'est Antigone. Mais non son père est encore là. Alors, rassurée, résolue, la petite Antigone vient se placer devant l'exilé abandonné de tous qui reconnaît de la main cette épaule secourable et qui, guidé par le seul être demeuré à ses côtés dans sa chute, prend, apaisé, la route de son destin. »

Jean Nepveu-Degas, « "Œdipe Roi", "Hécube"... », *France Observateur*, 28 juillet 1955.

- 4 En suivant Œdipe aveugle dans son exil et en rendant les honneurs funèbres à son frère condamné, Antigone soutient « les bannis, les exilés et les étrangers au Royaume²² » et éprouve de la pitié pour eux. De même, Marguerite Duras publie des articles de presse concernant l'injustice qu'ont subie les Algériens en métropole et manifeste sa solidarité avec eux lors de la guerre d'Algérie (1954-1962). Avec Simone de Beauvoir et Françoise Giroud, elle fait partie des rares femmes journalistes qui osent prendre la parole dans cette guerre. Elles gardent la raison et leur sang-froid, clament tout haut ce qu'elles ressentent comme profondément juste et défient audacieusement la loi de la Cité.
- 5 Chez Duras, cette attitude rebelle s'enracine d'abord dans le Comité des intellectuels contre la poursuite de la guerre d'Algérie qui, fondé à l'automne 1955 par le groupe de la rue Saint-Benoît²³, est piloté par Robert Antelme, Dionys Mascolo, Edgar Morin et André Mandouze. Très rapidement de nombreux intellectuels comme François Mauriac, André Breton, Jean-Paul Sartre, Jean Cocteau, Georges Bataille, Claude Lévi-Strauss le rejoignent, consentent à proclamer leur refus de la répression et de la discrimination raciale en Algérie et font appel en novembre à une négociation bilatérale. Dans un article paru fin 1955 dans *France Observateur*, G. M. explique que le succès de l'appel est impressionnant et que les sentiments profonds qu'il suscite rappellent le temps glorieux de l'affaire Dreyfus ou celui du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes et qu'il reflète en profondeur un esprit de révolte général :

Le fait que le petit groupe qui est à l'origine du nouveau Comité d'action contre la poursuite de la guerre en Afrique du Nord (Marguerite Duras, Edgar Morin, Robert Antelme, Dionys Mascolo, etc.) n'est lié à aucune formation politique explique sans doute, en grande partie, l'extraordinaire succès de l'appel lancé par ce Comité. Mais jamais autant de signatures diverses n'auraient pu être rassemblées en si peu de temps s'il n'y avait dans le pays un véritable sentiment de révolte en face des fautes et des crimes accumulés depuis un an en Afrique du Nord²⁴.

- 6 Marguerite Duras, à l'instar de ses camarades du Comité, se dresse avec intrépidité et fermeté contre la machine gouvernementale qui déclenche une guerre qu'elle estime injuste, honteuse et vaine aux dépens de la paix fraternelle avec l'Algérie²⁵. Elle est désormais « algérienne, arabe et fellagha », comme autrefois elle se sentait « juive²⁶ ».

- 7 Sollicitée par *France Observateur*, Marguerite Duras publie une série de faits divers portant sur les répercussions de la guerre d'Algérie en métropole. Au lieu de décrire directement la politique sanglante, le combat violent ainsi que la terreur de la mort, elle choisit de traquer les empreintes de la guerre sur les gens les plus ordinaires. Le geste durassien de dénoncer la monstruosité par le bas correspond à la position d'Antigone et rejoint en grande partie celle de Michel Foucault dans ce qu'il nomme la « légende noire²⁷ ».
- 8 En fait, cette monstruosité politique et sociétale qui finit par enfermer les êtres infâmes dans un mutisme complet se dévoile, au prisme de la poétique durassienne du fait divers, par l'empreinte indélébile du conflit militaire sur les particuliers : si l'exposition de la vie misérable de la voleuse Lucie Blin et son refus total des aides fallacieuses du système judiciaire qu'elle juge hypocrite font voir le monde des bas-fonds dans sa totalité et justifient de ce point de vue les soulèvements du peuple algérien contre la dictature²⁸, les inconvénients du « tourisme à Paris²⁹ » montrent d'une façon implicite l'exaspération d'un état d'esprit hostile aux étrangers et font sans doute allusion à la xénophobie et au chauvinisme qui commencent à se manifester à Paris lors de l'acmé de la bataille d'Alger en juillet 1957. À part ces anormalités sociales, Duras journaliste met en scène également les conversations boulevardières qu'elle a entendues dans des cafés parisiens. Des discussions vives entre un général vénéré et un capitaine qui s'indignent des atermoiements de plus en plus fréquents devant le recours à la peine capitale font entendre les murmures de la foule, laissant voir une montée du nationalisme belliqueux durant la guerre d'Algérie, comme en témoigne cette scène de légitime défense que l'ennemi d'Abd el-Krim imagine : « Eh bien, moi qui vous parle, ma légitime défense, c'est mon revolver d'ordonnance. Ils pourront dire ce qu'ils voudront... Le premier qui rentre sans sonner... en joue ! et feu ! et bing et bang, bing, bing, bing, bing, bing³⁰ ! »
- 9 Si ces trois faits divers parlent encore d'une façon détournée du conflit algérien, l'article intitulé « Racisme à Paris », paru après le bombardement du centre commercial de Sakhiet-Sidi-Youssef le 8 février 1958, s'avère plus clair à l'égard du sujet et se rapproche d'un réquisitoire aigre contre la monstruosité des suites de la sale guerre. Certes, c'est toujours à travers une petite scène révélatrice – Marcelle B. est persécutée par les agents de police parce qu'elle se promène avec son collègue kabyle après le travail – que Marguerite Duras condamne la recrudescence du racisme à Paris, mais le *post-scriptum* témoigne de l'irruption de la journaliste elle-même sur la scène pour manifester sa solidarité avec les Algériens : « La personne qui m'a téléphoné à minuit la dernière fois que j'ai osé parler des "Algériens" pour me menacer de "me casser la gueule si j'osais recommencer" n'est pas dispensée, cette fois, de dire son nom³¹. »
- 10 À une époque où l'on massacre et torture tous les jours avec la même tranquillité en Algérie, le « silence est de sang³² ». Dénoncer la monstruosité de la guerre par le bas est pour Duras journaliste un moyen important de réaffirmer sa prise de position d'Antigone face à toutes ces atrocités, de s'engager vivement dans une lutte illégitime contre la loi du pays et de revendiquer des valeurs oubliées de bonnes mœurs.
- 11 Cependant, la situation dégénère. Le 13 mai 1958, le gouvernement général d'Alger est pris par les généraux Massu et Salan qui ont créé un comité de salut public et font appel au général de Gaulle. Le 28 mai, le président du Conseil Pflimlin, alors partisan de la négociation avec le F.L.N., démissionne³³ et les partis de gauche, remués par des émotions violentes – le dégoût et l'indignation³⁴ – ressenties devant ce qui vient de se

passer, organisent une grande manifestation « antifasciste » de défense de la République à Paris. Cela n'empêche pas que le 1^{er} juin, l'Assemblée nationale investit de Gaulle par 339 voix contre 224 et le lendemain le général reçoit les pleins pouvoirs pour une durée de six mois. « Le peuple a perdu une bataille³⁵ », soupire Claude Bourdet dans *France Observateur* le 5 juin 1958.

- 12 Marguerite Duras, à l'instar de certains journalistes-intellectuels de gauche³⁶, considère la prise du pouvoir du général de Gaulle comme une manœuvre illégitime voire comme un complot politique, d'autant que depuis la Libération, elle soupçonne le général d'indifférence et de mépris à l'égard du peuple. À un moment donné, son opposition à cet homme d'État, machiavélique et prétentieux à ses yeux, est considérable. Elle se range donc aux côtés de Dionys Mascolo et de Jean Schuster pour créer la revue politique *14 Juillet* qui se proclame anti-gaulliste. Cependant, trois jours après le lancement de ce nouveau périodique, *France Observateur* est parmi les premiers à interroger sa raison d'être :

Dionys Mascolo et Jean Schuster viennent de lancer une nouvelle revue, *14 Juillet*, et pour son premier numéro qui appelle à la résistance contre le gaullisme, ils ont demandé des articles à tous leurs amis : André Breton, Edgar Morin, Jean Duvignaud, Brice Parain, Marguerite Duras, Jean Pouillon, Marcel Péju, J.-F. Rolland, Benjamin Péret, Claude Lefort, Daniel Guérin, Maurice Nadeau, Robert Antelme, Louis-René des Forêts et J.-J. Lebel. Il en résulte une très grande différence de ton, de préoccupation et d'orientation. Et comme tous ces auteurs écrivent déjà soit dans *les Temps Modernes*, soit à *Arguments*, soit à *Tribune Marxiste*, soit à *Socialisme* ou *Barbarie*, soit dans d'autres revues de non moins bonne qualité, on se demande s'il était vraiment nécessaire d'en fonder une nouvelle³⁷.

- 13 Afin de répondre à cette question et justifier la nécessité de fonder la revue, Marguerite Duras fait paraître le 24 juillet 1958 « Pourquoi "14 Juillet" ? ». D'après elle, « ce numéro-manifeste de *14 Juillet* est sans aucun doute le premier signe de vie que donnent ensemble les intellectuels depuis le 13 mai. Que les intellectuels français se réunissent pour dire non ensemble, et chacun avec son propre ton, et chacun avec ses raisons, justifierait déjà l'existence de *14 Juillet*³⁸. » Dans le manifeste du *14 Juillet*, les rédacteurs en chef déclarent aussi :

Cette lutte se nomme *résistance*. Elle sera l'œuvre de tous ceux qui se sentent atteints dans leur dignité plus gravement que jamais depuis le 1^{er} juin 1958. En tout état de cause, nous ne voulons pas d'un sauveur suprême. Nous sommes héritiers d'un peuple qui tint à honneur le régicide, quand il s'agissait de fonder la liberté³⁹.

- 14 Tous les intellectuels qui interviennent dans le premier numéro crient leur colère et leur indignation⁴⁰. Dans son article « Les principes à l'épreuve », Robert Antelme s'émeut des « monstres sociaux » (Edgar Morin) et du « massacre des pauvres » (François Mauriac), se déclarant pessimiste, impuissant et même angoissé devant le communisme qui tombe en décadence :

Aujourd'hui, au seuil du fascisme français, on pend encore à Budapest. Et on ment, et tout recommence. [...] Le parti d'Alger inspire l'horreur. Le parti communiste inspire l'horreur. Et que dire de l'insondable marais. Ce jumelage provoque un sentiment d'épouvante. Ce sentiment, bien particulier, fait mesurer l'étendue de la menace. Ce ne sont pas des forces

minces ni innocentes qui nous encerclent. Quelle multitude, quelle lucidité, quel acharnement pour avoir raison d'elles⁴¹ !

- 15 Marguerite Duras, pour sa part, ne s'attaque pas directement au général de Gaulle ni ne le stigmatise par ses diatribes, mais elle confie à *14 Juillet* un éditorial séditionnaire intitulé « Assassins de Budapest » et exhale sa haine farouche envers l'URSS, envahisseur de Budapest, l'accusant d'opprimer le peuple et de tuer des démocrates. L'article de Duras se distingue des autres par son style polémique, ses mots piquants, son esprit d'insoumission et par un déluge de brutalités et d'imprécations⁴². Duras militante se sent revivre après les grands procès du Parti communiste et donne libre cours à sa verve politique. Face à la décadence morale, elle fait appel à la reviviscence d'un esprit belliqueux et prophétise la fin de ses ennemis : « Il y a longtemps que nous sommes ressuscités de nos cendres. N'espérez plus rien. Vous n'êtes plus que les porte-paroles de votre propre histoire, courte, celle-ci, et funèbre désormais. Vos voies sont pénétrables. Votre histoire se referme sur elle-même. Regardez-vous les uns les autres. Vous jouez à être vivants, mais votre agonie a commencé⁴³. » Elle dénonce sans équivoque les crimes des assassins de Budapest et vomit sur leur impudeur, d'autant que sa prise de position contre Malraux est à la fois déterminée et nette : « Le moment où Malraux affirme que la France "se mourait de ne plus avoir de mission" est le moment où l'intelligence se corrompt jusqu'à faire douter de sa définition même. Et le moment où vous pendez Nagy dans la nuit de Budapest, est le moment où l'intelligence cesse – j'entends même celle du crime – et déserte l'homme⁴⁴. »
- 16 Bien que *14 Juillet* cesse de paraître au bout de trois numéros, cette expérience éphémère favorise de nouvelles relations entre les collaborateurs de la revue. Marguerite Duras se trouve, elle aussi, liée plus fermement avec les autres intellectuels grâce à ce que Maurice Blanchot nomme « l'amitié du refus⁴⁵ ». C'est de ce refus commun qu'est née en 1960 la « Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie », soit le *Manifeste des 121*, que Marguerite Duras signe avec Robert Antelme, Dionys Mascolo, Maurice Blanchot, Jean Schuster, Simone de Beauvoir, Jean-Paul Sartre, Nathalie Sarraute, Alain Robbe-Grillet, Gérard Jarlot, Jérôme Lindon et Alain Resnais.
- 17 Comme le constate Alain Vircondelet, Antigone est le symbole de l'insurrection : « Ne fais jamais rien contre ta conscience, même si l'État te le demande⁴⁶. » Marguerite Duras s'assimile toujours aux révolutionnaires, aux opprimés et parfois même aux persécutés, comme si elle était Antigone devant le cadavre de son frère ou Jeanne d'Arc au bûcher et se vengeait en leur nom des massacreurs des péchés irrémissibles. Comme l'héroïne de la tragédie grecque, la journaliste s'affronte aux ténèbres de l'Histoire et dénonce impitoyablement sa monstruosité : du plaidoyer pour la revue politique anti-gaulliste *14 Juillet* à la signature du « Manifeste des 121 », du réquisitoire contre l'invasion de Budapest par l'U.R.S.S. à la solidarité avec les bas-fonds ainsi qu'avec les F.L.N., elle se confirme comme une intellectuelle révoltée, désobéissante et provocatrice en revendiquant le droit de dire non au régime.
- 18 Bien que Duras journaliste s'oppose au coup d'État du 13 mai 1958 et semble s'immerger dans les mouvements révolutionnaires de l'époque, aucun de ses articles que nous avons repérés ne figure dans les pages politiques de *France Observateur*. Certes, les contraintes genrées sont en voie d'assouplissement depuis l'immédiat après-guerre, mais à l'exception de Françoise Giroud, directrice d'*Elle* et de *L'Express*, aucune femme journaliste n'a trouvé une place élevée dans la hiérarchie journalistique de la presse

politique des années 1950. Elles sont proportionnellement peu nombreuses dans ces journaux et subissent encore des discriminations sexuelles et des contraintes implicites. À l'instar de ses consœurs de *France Observateur* qui s'occupent plus des rubriques sociétales et littéraires⁴⁷, Marguerite Duras réserve la grande majorité de ses articles aux rubriques « Vie quotidienne » et « L'Observateur littéraire », mais cette ex-communiste connaît bien la donne de l'hebdomadaire de gauche et découvre une autre manière de faire de la politique malgré les obstacles imposés : elle va parler du quotidien⁴⁸.

Antigone des « turbulences de l'âme⁴⁹ » : la sensibilité et la compassion

« Il faudrait écrire pour un journal comme on
marche dans la rue. On marche, on écrit, on
traverse la ville, elle est traversée, elle cesse, la
marche continue, de même on traverse le temps,
une date, une journée et puis elle est traversée,
cesse. »

Marguerite Duras, « L'Été 1 », *Libération*, 16 juillet
1980.

- 19 Marguerite Duras est loin d'être un grand reporter comme Albert Londres ou Andrée Viollis, dans la mesure où elle ne se précipite jamais sur le front de la bataille. Sa façon de démontrer la monstruosité guerrière la distingue donc des correspondants qui risquent leur vie en courant à perdre haleine dans tous les endroits « chauds » de la planète. L'intéresse plus en revanche la quotidienneté sociale qu'elle trouve lorsqu'elle descend de chez elle, marche à grands pas dans la rue, se faufile dans la foule, regarde et écoute ce qui s'est passé à l'extérieur : « De temps en temps j'écrivais pour le dehors, quand le dehors me submergeait, quand il y avait des choses qui me rendaient folle, *outside*, dans la rue – ou que je n'avais rien de mieux à faire. Ça arrivait⁵⁰. » En renouant avec la tradition des petits reporters du XIX^e siècle, celle de Jules Vallès⁵¹ surtout, Duras journaliste paraît s'intéresser à tout ce qui participe de l'infraordinaire⁵² : une grève à la SNCF et les conditions de travail des cheminots⁵³, une brocanteuse de Saint-Benoît qui vend son magasin⁵⁴, le tourisme à Paris⁵⁵ autant que les vacanciers à Deauville⁵⁶ ou en Italie⁵⁷, l'abattoir de la Villette et le règne du *beefsteak*⁵⁸, les habitants de Neauphle-le-Château et leur vie quotidienne⁵⁹, les crimes⁶⁰ et surtout les jeunes criminels, sans oublier le racisme en augmentation, les brutalités des agents policiers⁶¹ et la ville de Paris dépeuplée, voire déserte après le putsch d'Alger.
- 20 Très sensible aux douleurs du monde, aux souffrances des démunis et à la solitude des marginaux, Marguerite Duras, à l'instar des grands plumes du XIX^e siècle⁶², assiste aux procès d'assises pour couvrir des crimes sensationnels, même si sa sensibilité vive et son désir ardent de dénoncer renforcent la subjectivisation⁶³ des reportages judiciaires qu'elle donne à *France Observateur*. Elle éprouve une passion voire une fascination pour le monde de la criminalité et y trouve une poésie de l'inconnaissable :

Le sujet et les personnages des *Viaducs* demandaient un dialogue en dehors du contexte habituel du roman. Cet homme et cette femme, au cours de leur dernière nuit de liberté, devaient chercher à s'expliquer d'eux-mêmes. Un romancier, vous savez, qui écrit pour le théâtre, n'a pas l'impression de

parler pour lui. Et puis, je voulais conserver l'anonymat au fait divers, vu presque toujours à travers les déformations des journalistes. À la représentation de la pièce, on devait assister comme à la lecture même du fait divers. [...] Ce qui a retenu mon attention, c'est la bonne volonté de la femme (Amélie Rabilloud) : elle voulait sincèrement aider la justice, mais elle n'a pu expliquer son geste. C'est un peu comme les sœurs Papin, qui n'ont pas été capables non plus de donner les mobiles de leur crime. Au fond, cela rejoint l'acte poétique⁶⁴.

- 21 Des sœurs Papin⁶⁵ à Simone Deschamps⁶⁶, en passant par Amélie Rabilloud⁶⁷, les criminelles, habituées à être réduites au silence, ne comprennent rien à leur geste et ne sont pas capables de donner les mobiles de leurs crimes aux assises, ce qui corrobore l'observation de Michelle Perrot sur le silence des femmes⁶⁸. Outre ces criminelles qui ont du mal à expliquer leur geste, Duras journaliste ne cache pas son admiration pour des délinquants, des voyous, des criminels « innocents », des assassins « obligés » et des ravisseurs inoffensifs. Elle se met même résolument à leurs côtés, révèle l'injustice qu'on leur inflige et réclame contre l'hypocrisie de l'appareil judiciaire. Ce qu'elle cherche à faire, c'est surtout à admettre la « vérité » des ténèbres, à détromper le sensationnalisme des affaires dites « spectaculaires » ainsi qu'à comprendre les tréfonds obscurs des êtres humains.
- 22 Après avoir suivi les audiences de Simone Deschamps qui poignarde la femme de son amant de dix coups de couteau, Marguerite Duras donne un compte rendu de ce procès hors du commun. Elle refuse de trouver à ce crime stupéfiant « des mobiles courants » et appelle les lecteurs à ne pas « tomber dans la jésuitique mécanique qui rend compte des faits divers en général ». Au lieu de « se réfugier dans la duplicité de la morale courante », elle tente de justifier l'action de la criminelle : « Cette femme [...] en même temps qu'elle passe au crime, joue le dernier acte de son amour. [...] Elle va donc au crime, à un crime atroce, barbare, comme une jeune fille à son premier rendez-vous. Car en même temps que leur passion se termine, elle connaît par conséquent un rajeunissement ultime⁶⁹. » Bien qu'elle n'ait pas l'habitude des assises, Marguerite Duras reproduit parfaitement la scène ahurissante de l'interrogatoire – des questions bêtes sur la tenue de l'assassin, le fou rire dans la salle, le ton de censeur sévère de l'avocat, le malaise suffocant de Simone Deschamps – et se lamente de voir que l'accusée n'a pas le droit de parler : entièrement définie par l'abomination de son acte, elle est réduite à un « infantilisme impératif » et n'arrive plus à dire ce qu'elle sait d'elle-même. À travers la théâtralité du crime, Duras journaliste reproduit l'intensité d'une vraie séance d'assise, mais l'enjeu de sa poétique est de déconstruire en même temps cette théâtralité pour transmettre discrètement un jugement de valeur et contribuer à une nouvelle moralisation de l'imaginaire collectif relatif au monde de la justice des années 1950.
- 23 À part les crimes au mobile trouble, elle dénonce aussi l'extorsion des aveux, la torture psychologique et les traitements judiciaires discriminatoires. « “Poubelle” et “La Planche” vont mourir » dénonce la cruauté de cette machine judiciaire qui, sans prendre en compte leur condition humaine, condamne inexorablement à mort Sermeus et Vivier : « “Poubelle” et “La Planche” illustraient de façon si manifeste, si éclatante, la volonté de certaines couches sociales de ne pas s'aligner sur nos efforts qu'il était bien normal que nous les supprimions... Ça y est⁷⁰. » Quand les soixante-quinze autres journalistes trouvent que Sermeus et Vivier sont privés de charme et du moindre attrait au cours du procès, quand certaines personnes les trouvent moins importants

que des chiens⁷¹, elle tâche de défendre ces infâmes que la société se félicite de nettoyer au nom de l'hygiène sociale.

- 24 En plus des criminels, elle est fascinée par le monde pénitentiaire, et ses échanges avec un ex-détenu insolite sont intéressants. Ni relégué au silence comme Simone Deschamps, ni réduit à l'abrutissement définitif comme Poubelle et La Planche, le « voyou sans repentir⁷² » qu'elle fait parler prouve, par ses comportements, ses actes et ses attitudes, qu'il a « sa place dans la société au même titre que ceux qui le jugeraient ». L'entretien est publié en 1962, à un moment où Marguerite Duras perfectionne ses techniques d'interview⁷³ et pose des questions simples mais réfléchies. Il suffit d'une interrogation courte comme « C'est difficile ? » pour que l'interviewé dénonce l'absurdité du monde pénitentiaire : « L'expérience de la prison n'apporte rien de bon. Ça peut rendre méchant. On est noué. On voit la merde partout, l'absurdité partout. » En fait, cette interview révèle non seulement le paradoxe du système judiciaire, mais surtout la complexité intérieure de ce hors-la-loi. La coexistence de son extrême violence de nature et de sa tendresse pour un chat⁷⁴ en témoigne. Au niveau de l'énonciation, puisqu'elle prend forme dans un « discours à double voix » et reste un « énoncé paradoxal⁷⁵ », la voix de Marguerite Duras n'est pas complètement éliminée. Certaines questions qu'elle formule pour interroger son interlocuteur, à savoir celles portant sur l'écrivain préféré et les prisonniers politiques algériens⁷⁶, font entrevoir l'orientation idéologique de l'hebdomadaire et surtout la préoccupation de la journaliste elle-même : sa vie en prison lui fait penser sans doute aux résistants, son esprit révolté lui rappelle certainement des F.L.N., et son indignation contre les « caïds » de la société la ramène possiblement à son enfance en Indochine.
- 25 Le personnel interviewé par Duras journaliste est d'une extraordinaire hétérogénéité. Il comprend toutes sortes de catégories sociales, des plus invisibles comme une analphabète, un jeune funambule, des criminelles, la femme d'un ravisseur, des ouvriers et une carmélite, aux plus nobles dans les milieux littéraires et artistiques, à savoir George Bataille, Raymond Queneau, Jeanne Moreau et Sarah Maldoror. Malgré la diversité des sujets abordés, le centre de ces interviews est toujours lié à ce que les Américains appellent le *human interest* : elle porte attention à la difficulté qu'une ouvrière analphabète peut rencontrer dans sa vie quotidienne⁷⁷, elle fait parler les enfants sur l'avenir mécanique du monde⁷⁸, elle est curieuse de la vie austère des carmélites⁷⁹, elle rencontre la femme d'André Berthaud et tente avec ses mots de rendre acceptable l'amour tendre qu'éprouve le ravisseur pour la petite⁸⁰, elle laisse les juifs et les Algériens confier leurs douleurs et leurs asphyxies morales⁸¹...
- 26 En effet, durant sa collaboration avec *France Observateur*, rencontrer les classes sociales défavorisées des bas-fonds⁸², recueillir des informations à partir des conversations spontanées menées avec ces derniers et mettre en scène leur quotidien à travers des dialogues se révèlent essentiels pour Marguerite Duras. Ses échanges avec les petites gens lui permettent en effet de donner une visibilité aux vies méconnues et d'aborder « des problèmes sociaux sans en parler en son nom et sans prendre directement position⁸³ ». C'est de cette manière qu'elle assure aux abonnés de l'hebdomadaire une instruction morale liée plus ou moins à leur quotidien et donne un panorama varié de la France. L'attitude respectueuse de Marguerite Duras envers ses interlocuteurs montre d'ailleurs qu'elle cherche à les comprendre tels qu'ils sont et qu'elle est capable de les représenter sans déformation : il n'y a pas de flagornerie, ni de détour, ni de digression, mais que des faits bruts, des réponses directes et des échanges francs et

sincères. C'est pourquoi ses interviews publiées dans les hebdomadaires d'information des années 1950 constituent une tribune du paysage social et font valoir que l'histoire de tous ces êtres qui ne cessent de se révolter contre l'absurdité de l'existence et le désespoir politique, mérite d'être préservée et présentée au reste du monde.

- 27 Dans ce sens, Marguerite Duras endosse, de sa propre manière, la posture d'Antigone. Mais c'est bien une Antigone des « turbulences de l'âme⁸⁴ », une « reine des cœurs⁸⁵ » qui « écoute et entend la parole intérieure⁸⁶ ». Sa facilité à brosser un personnage vivant et sa perception personnelle des petits faits la distinguent de la grande majorité de ses confrères de *France Observateur* et lui permettent de rejoindre la tradition des *Frondeuses* : Séverine, Marguerite Durand, Andrée Viollis et surtout Marie-Louise Néron⁸⁷. La plupart de ses articles journalistiques relève d'une anecdotisation du réel et participe des *soft news* (pour reprendre les catégories anglo-saxonnes), étant donné que les rubriques dites « dures » (*hard news*) comme « Point de repère », « Les idées et les faits », « Vie économique et sociale » et « Politique internationale » lui sont inaccessibles⁸⁸. Si les articles des intellectuels de gauche comme Claude Bourdet et Gilles Martinet, pour la plupart de long format, paraissent souvent dans les pages politiques, ceux de Marguerite Duras sont visiblement plus courts et se bornent souvent à une petite case dans les pages sociales et littéraires. C'est probablement grâce à cette situation qu'elle partage avec ses consœurs de l'entre-deux-guerres que Duras journaliste réussit à peaufiner le genre, souvent pratiqué par les femmes, de « l'anecdote humaine⁸⁹ » : elle manie agilement une langue concise et un style elliptique, elle ne se lasse jamais de mettre en scène des gens ordinaires ou des marginaux, elle épie les moindres détails dans la rue et excelle à saisir l'insolite et la vérité cachée. Elle a un don pour littériser son écriture journalistique par la mise en récit, voire la mise en intrigue, des faits et souvent ses articles émeuvent avant d'informer.

Antigone pionnière de la féminité : la ruse et le narcissisme

« J'ai vécu la douleur comme un état, en quelque sorte, inhérent à l'être féminin. Comme toutes les femmes, je me suis ennuyée, fatiguée, près d'hommes qui me voulaient près d'eux pour se reposer de leur travail ou pour me laisser à la maison. Et c'est là, à la maison, dans la cuisine, souvent, que j'ai écrit. Je me suis mise à aimer le vide laissé par les hommes qui sortaient. [...] Dans *La Sorcière*, Michelet affirme que, à l'origine du langage des femmes, se trouvait leur solitude. Abandonnées à elles-mêmes par les hommes partis en croisades, elles auraient commencé à parler seules, avec la nature, un langage primaire, ancestral. Pour empêcher la propagation de la parole, non codifiée par conséquent, elles auraient été punies. La femme et avec elle les

enfants ont toujours été plus proches de la transgression, de la folie. »

Marguerite Duras, *La Passion suspendue : entretiens avec Leopoldina Pallotta della Torre*, 2013.

- 28 Antigone est une femme indépendante et incarne une pionnière de la féminité. Ayant une pensée libre, elle a non seulement osé s'opposer à la loi imposée par des hommes, mais aussi et surtout réussi à trouver sa vraie place parmi les hommes puissants, même au prix de sacrifices énormes. Il semble que l'activité de Duras journaliste au sein du *France Observateur* vaut aussi comme démonstration de la difficulté des écrivaines à s'imposer dans le journal et de la discrimination genrée des milieux de presse. Nous voudrions étudier de quelle façon elle déroge à la règle et profite de son identité de femme de lettres pour rénover des procédés littéraires, s'arracher des contraintes et contribuer à un journalisme au féminin.
- 29 Marguerite Duras semble posséder toutes les qualités que les lecteurs qualifient d'essentiellement « féminines » : la sensibilité, l'impressionnabilité, l'intuition, le *human interest*, la préoccupation sociale et l'empathie pour les déclassés. De fait, en comparant les écritures journalistiques de Colette et de Duras, l'existence d'un « journalisme au féminin⁹⁰ » constitue déjà une source de questionnement sinon une hypothèse de travail pour Francine Dugast-Portes en 1998. Vingt ans après, quand Marie-Ève Thérenty étudie systématiquement Colette et Duras dans sa monographie *Femmes de presse, femmes de lettres*, elle préfère éclairer les particularités spécifiques qui différencient les activités des femmes journalistes de celles des hommes plutôt que de proposer une écriture journalistique féminine⁹¹.
- 30 En effet, puisque le modèle de sexuation du journal persiste encore dans les années 1950, la plupart des articles de Duras journaliste, comme nous l'avons mentionné plus haut, ne se situent pas avant la page 10 (sauf « Les Deux Ghettos⁹² » paru à la rubrique « Les hommes de la vie »). Les deux pages en couleur au milieu du journal représentent en effet une ligne de démarcation entre deux parties. Les pages 1-9 sont destinées aux intellectuels qui s'occupent de l'espace public et des sujets plus sérieux comme la politique, la vie économique et sociale, les grands événements et les idées nouvelles, alors que les femmes journalistes comme Marguerite Duras sont plutôt cantonnées aux pages 12-20 et s'occupent de sujets légers comme la vie quotidienne, la musique, la littérature, l'art, le cinéma, la musique et les lettres de lecteurs... Par exemple, « Les Fleurs de l'Algérien » de Marguerite Duras et « "Suicides" à Alger⁹³ » de Philippe Emeric sont tous les deux publiés en pleine bataille d'Alger et montrent la souffrance du peuple algérien : Philippe Emeric met en cause la cruauté et la violence du gouvernement de Lacoste, dénonce les mécanismes jésuitiques de la police algérienne en critiquant la nouvelle du soi-disant « suicide » de Larbi Ben M'hidi, et son article se situe à la page 6. Marguerite Duras raconte elle aussi l'expérience amère des Algériens en métropole, mais son article paraît à la page 14. Lors du coup d'État en 1958, quand Jean-Paul Sartre est invité à prendre la parole, sa réclamation figure également à la page 5, tandis que Marguerite Duras tombe bizarrement dans le silence pendant presque deux mois et revient avec une interview intéressante d'un garçon de sept ans. C'est à travers la vision du monde qu'a Pierre A. qu'elle se plaint en filigrane du traitement injuste réservé par les journaux à l'actualité : « – Les journaux, tu les lis, quelquefois ? – Quelquefois, des petits morceaux de journaux. – Mais quoi, exactement ? – Les histoires qui sont en bas des journaux, et les crimes. Mais jamais la politique⁹⁴. »

- 31 Marguerite Duras trouve un accommodement avec cette contrainte genrée du journal par la « ruse féminine ». Cette dernière se caractérise par la mise en avant d'une figure auctoriale, par un jeu avec la périodicité du journal, par le refus du rapport rationnel au monde et le ton ironique, sans oublier ses prises de position lyrique, la revendication de la morale oubliée et la domination du sensible.
- 32 Tout d'abord, Duras journaliste s'investit beaucoup dans les rubriques littéraires de *France Observateur* et c'est par ce qu'elle dit sur ses œuvres et celles des autres qu'elle construit une figure auctoriale qu'elle aimerait incarner dans l'imaginaire collectif.
- 33 Elle possède une conscience de soi très forte et cela se lit surtout dans ses articles de critique sur les autres écrivains. Par exemple, elle avoue sa déception devant *L'Arbre de la nuit* de Djuna Barnes et trouve ce roman des années 1920 démodé et insignifiant⁹⁵. Après avoir lu *La Saison du soleil* de Shintaro Ishirana, elle explique franchement que, selon elle, ce genre de récit ne donne pas prise à une véritable critique littéraire et que traduire ce mauvais livre fait perdre du temps⁹⁶. Quant au *Séquestré de Venise* de Jean-Paul Sartre, ses critiques se montrent mitigées et contradictoires. Sartre est pour elle plus un philosophe qu'un écrivain, mais l'histoire du Tintoret de Venise l'a touchée et lui évoque Michelet. Même si elle n'est pas toujours d'accord avec la fable du roman, elle ne peut pas s'empêcher d'être bouleversée par son « emportement lyrique historique⁹⁷ ». Cependant, à Sartre, elle préfère spontanément Georges Bataille pour lequel elle ne ménage pas ses éloges : « Edwarda et Dirty sont Dieu. Bataille nous le dit. Rien ne peut nous apparaître en même temps plus obscur et plus clair que cette assimilation cruciale. Le propos n'appelle aucune critique, dans aucun sens. Ou elle se refuse ou bien elle se laisse emporter par le propos, à la dérive et dans ses ténèbres propres. C'est-à-dire qu'elle divorce d'elle-même⁹⁸. » « Écrire contre le langage », « ne pas écrire tout en écrivant », Marguerite Duras suit exactement le même chemin d'écriture et admire beaucoup l'auteur du *Bleu du ciel*. En grande narcissique, les éloges qu'elle fait de Bataille ne sont que le reflet de sa conscience de soi et cette façon d'être au monde donne lieu à une nouvelle manière d'écrire : le « silence » de Duras « intimide » autant la critique que « l'absence de style » de Bataille.
- 34 Quand il s'agit des critiques sur ses propres œuvres, sa figure d'auteure est encore plus mise en avant. Dans l'article consacré au film *Un barrage contre le Pacifique* de René Clément, elle ne parle quasiment que d'elle-même, de ses difficultés à créer le livre, de son histoire en Indochine, du personnage de son frère et de sa relation tendue avec sa mère... De plus, cet article est illustré d'une photo privée de sa famille à Hanoï avant la construction du barrage et porte un titre signifiant « La littéralité des faits⁹⁹ ». De même, dans un autre article dédié à *Hiroshima mon amour* d'Alain Resnais, elle accentue le côté littéraire du film et le rôle prépondérant qu'elle y a joué : « Resnais me dit quand même, jusqu'au bout : Faites de la littérature. Ne vous occupez pas de moi. Oubliez la caméra¹⁰⁰. »
- 35 Par ailleurs, Duras journaliste collabore rarement à des quotidiens dans les années 1950 et le rythme hebdomadaire importe pour sa pratique du journalisme. D'un côté, les faits qu'elle raconte dans ses articles journalistiques concernent souvent un phénomène qu'elle observe pendant plusieurs jours et ne correspondent pas forcément à l'actualité immédiate. D'un autre côté, elle refuse un rapport rationnel au monde, un rapport associé à la domination patriarcale, c'est pourquoi elle mène toujours une relation d'égal à égal avec ses interviewés et adopte parfois le ton du billet humoristique. Galia Yanoshevsky, en étudiant la distribution des rôles de l'entretien littéraire, trouve que

le point commun des interviews durassiennes pendant cette période est qu'elle « mène une conversation entre égaux avec ses interlocuteurs, en arrachant à chaque fois, par son regard d'ethnographe participant et indulgent, une confession ou un témoignage – d'une époque ou d'un fait social, culturel ou politique¹⁰¹ ».

- 36 Par exemple, son attitude envers les enfants confirme cette tendance à considérer l'autre comme un égal, quelle que soit son identité. Avec Pierre A, un petit garçon de sept ans, elle manie une langue acérée et caricaturale, et prend plaisir à laisser parler librement « cet élève remarquable à tous les points de vue » qui donne pourtant un contrepoint au monde rationnel et prévisible des adultes. Cette équivalence de statut n'est point artificielle. Elle pose des questions compréhensibles par les enfants, d'autant plus que leurs réponses sont écoutées, appréciées et valorisées, prenant parfois l'allure d'un défi à la politique¹⁰². Si nous croyons que la retranscription des données de la conversation est conforme aux paroles relatées, l'esprit d'un autre groupe d'enfants parlant de « l'avenir mécanique du monde » est étonnamment profond. Il est frappant de voir combien le ton tranchant de ces petits « rationalistes et matérialistes » réagit sur leur interlocuteur. La parole des enfants, d'une simplicité totale et d'une honnêteté constante, transcende la tartuferie complaisante et le mécanisme verbal :

Q. – Quand vous serez grand, est-ce que vous aimeriez vous occuper de la recherche scientifique ? Est-ce que vous aimeriez faire des spoutniks, des fusées ?

R. – N. R. 11 ans : Non, ça me déplairait. E. L. 9 ans : Non, si on se trompe, c'est trop grave. F. A. 6 ans : Moi, si. Quand je serai grand, je ferai des fusées pour les envoyer sur les étoiles, alors.

Q. – Comment vous imaginez-vous l'espace ?

R. – F. A. 6 ans : Tout blanc. N. R. 11 ans : Tout noir. E. L. 9 ans : Comme une masse noire qui devient lumineuse toutes les deux heures. J. M. 10 ans : immense, gris, extraordinaire, incompréhensible avec l'organe de notre tête¹⁰³.

- 37 Sa conversation avec une carmélite permet de révéler l'essence de l'ascèse obligatoire et de mettre à nu la nature de la religion. Bien que les questions soient parfois un peu dures, l'essentiel du dialogue mise sur « le cœur et l'esprit » et crée une atmosphère remplie d'émotion, comme en témoigne cette connexion que la religieuse établit entre la perte de foi religieuse et le chagrin d'amour :

– Quel genre de nostalgie laisse l'amour de Dieu et quelles compensations possibles y a-t-il à cet amour ? Vous pouvez, si vous voulez, ne pas répondre.

– C'est une attitude intérieure qui m'est devenue tellement étrangère que je peux difficilement en parler. Quand j'ai perdu la foi, j'ai souffert de ne plus prier. De ne plus avoir quelqu'un à qui m'adresser. Je ne vois d'équivalent à cela que le désespoir absolu et sans recours de la fin d'un amour¹⁰⁴.

- 38 Proches de la confession, ils recherchent un espace de transitivité pour « crier à la cantonade¹⁰⁵ » les propos intimes entendus et renvoient à une façon singulière de rendre compte de la vérité s'adressant à tout le monde.
- 39 Si ces interviews avec les enfants et la carmélite révèlent le plaisir que Duras journaliste prend à laisser parler librement ceux qui refusent « la raison raisonnable », l'anecdote sur Mlle T. montre surtout son humour sinon sa capacité d'ironie. Saturée de détails humoristiques qui mettent en relief l'innocence hors du commun de cette

Irlandaise installée à Paris depuis 43 ans, l'anecdote ironise sur le dysfonctionnement du système administratif de la R.A.T.P. : « On m'a dit que l'administration française était en général très occupée. Ces messieurs sont débordés. Mais quand ils s'occuperont de moi, vous verrez comme ils iront vite à le faire. Souhaitez-moi bonne chance¹⁰⁶. » Certes, ses comportements maladroits provoqueront avant tout un éclat de rire, mais le contraste saisissant entre l'inertie du personnel administratif et l'optimisme immuable de Mlle T. invite à réfléchir sur la procrastination du système administratif ainsi que sur la situation difficile dans laquelle les étrangers en France se trouvent. Cela n'est d'ailleurs pas sans résonance avec un autre article intitulé « Circulez », où Duras journaliste évoque d'un ton sarcastique la brutalité et l'impolitesse des agents policiers à Paris : « Une statistique serait à faire – portant, par exemple, sur une semaine – des propos les plus laconiques des agents de la circulation de Paris. Et je dirais mieux : un concours serait à faire entre ceux-ci. Et, parallèlement, une éducation de l'automobiliste qui pourrait aller de la suppression de la formule de politesse jusqu'à celle de l'article, en passant par celle du pronom relatif. Et puis qui finirait par celle de l'automobile¹⁰⁷. »

40 En effet, après le coup d'état du 13 mai 1958, Duras journaliste utilise de plus en plus le recours à l'ironie pour nuancer ses discours d'opposition politique. Nous entendons ici *ironie* au sens que lui donne Marie-Ève Thérénty dans le contexte de la communication journalistique : « Le phénomène d'ironie [...] caractérise beaucoup plus essentiellement le système médiatique français, qui se fonde sur une ironie ne mettant pas tant en cause le contenu de l'information que la machinerie journalistique elle-même, ses codes en train de se constituer, son personnel, dans une sorte de double discours où l'énoncé contredit l'énonciation¹⁰⁸. »

41 Prenons l'exemple de l'article « Paris, six d'août¹⁰⁹ ». Dans ce texte, il existe trois niveaux d'ironisation du discours journalistique. Dans un premier temps, l'ironie profite des ressources complexes de l'oblicité pour défendre une thèse politique : la métaphore des paulownias permet à Duras de comparer la prise du pouvoir par Charles de Gaulle à l'envahissement des nazis pendant les années noires :

Eh bien ! Comme chaque année, depuis l'occupation allemande, les paulownias des quais de Paris tentent de refleurir. La volonté que mettent ces paulownias à tenter, chaque année, de refleurir est troublante. Y arriveront-ils cette année-ci ? Qui sait ? Ils n'avaient fleuri que sous l'occupation allemande depuis qu'ils avaient été plantés. Et pourquoi ? À cause, à cause seulement de la pureté étouffante de l'air d'alors.

42 Puis, l'ironie permet une mise en question de la machinerie journalistique française : « Comme on voit, l'information, elle, ne chôme pas et les journalistes accrédités auprès de la préfecture de police ne perdent pas, avec l'été, les habitudes acquises auprès des policiers. Celle-ci, en particulier, de cracher au visage des gens que l'on vient d'arrêter. » Enfin l'ironie se manifeste, au niveau de l'énonciation du journal, par un effet de contraste que produit la cohabitation de l'écriture décalée de Duras journaliste avec le discours sérieux des pages politiques. Publié à la dernière page de l'hebdomadaire, l'article « Paris, six d'août » propose effectivement un contrepoint aux articles à la Une tels que « La comédie du Palais-Royal¹¹⁰ » de Claude Estier, « Une prime pour le référendum : le salaire garanti¹¹¹ » de Jacques Armel, « Un programme constructif, mais lequel¹¹²? » de Gilles Martinet et « L'arbitre ne doit pas jouer lui-même¹¹³ » d'André Philip, tant par sa mise en avant des petits faits aux dépens des

événements importants que par la force subversive avec laquelle il dénonce la monstruosité politique par l'infime du quotidien :

Si vous voulez avoir des détails sur la proportion des absences, les voici : Auteuil s'est en allé. Intégralement. Le boulevard Saint-Germain également. C'est à Montreuil qu'on part le moins. Et à partir de Versailles, on ne part plus du tout, excepté la grande bourgeoisie. Les concierges partent seulement dix-sept jours, on ne sait pas très bien pourquoi, mais c'est ainsi. Le commerce alimentaire part un mois. Certaines boulangeries, un mois et demi. Le commerce de mode solde. On fait des affaires d'or. Déjà, de loin en loin, c'est affreux mais c'est ainsi, on photographie des modèles d'automne. La Chambre des députés est fermée pour d'autres raisons que celles qui sont précitées. Cependant, un garde, dit républicain, la garde contre certains Américains trop curieux. Trop curieux du renouveau français. Certaines professions, comme celle des enseignants, ont complètement disparu de la capitale. Certaines autres, comme celles des policiers, ne peuvent se le permettre. On arrêta vingt-quatre personnes la semaine dernière et les journaux ont annoncé la chose avec la satisfaction évidente que la vie continue.

- 43 À part son ironie, ses prises de positions dans les affaires publiques s'avèrent souvent lyriques et la conduisent parfois à être dominée par le sensible, comme en témoigne ce courrier de lecteur qui l'accuse d'avoir annulé des frontières entre l'objectif et le subjectif : « Je ne désire pas par cette lettre entretenir un débat de spécialiste. Je pense que votre collaborateur a été victime de l'effet de "halo", cette auto-suggestion bien connue des psychologues qui entraîne inconsciemment une sélection des faits observés dans le sens de l'hypothèse formulée ou de la conception du chercheur¹⁴. » Plutôt que de dire que cette domination du sensible est remise en question par les lecteurs de l'époque, nous pensons que ces courriers de lecteurs relèvent surtout d'un jugement de valeur idéologiquement marqué et très symptomatique d'une époque, auquel Marguerite Duras ne peut pas adhérer :

L'article de Marguerite Duras (Le "Sang bleu" de La Villette) qui représente un indéniable effort d'information, renferme quelques inexactitudes, pittoresques pour la plupart, dont certaines n'ont qu'une importance médiocre. Quelques points me semblent cependant susceptibles de donner à vos lecteurs une idée inexacte des problèmes posés par le marché de la viande et c'est pour cela que je me permets de vous les signaler¹⁵.

- 44 Cela explique aussi pourquoi *France Observateur* se désolidarise de sa prise de position : « Nous tenons à préciser que notre collaboratrice ne prétendait pas apporter dans son texte des éléments scientifiques mais se bornait à peindre un tableau de la vie quotidienne¹⁶. »
- 45 En fait, le journalisme au féminin que Marguerite Duras pratique dans les années 1950 est un compromis rationnel, un choix stratégique et peut-être un prix à payer pour une femme de presse qui tâche de trouver sa place dans ce champ où elle est *a priori* illégitime. Pourtant, il faut reconnaître que l'effacement progressif de certaines normes fait également que plusieurs hommes journalistes composent leurs articles de la même manière et travaillent sur des thématiques voisines des femmes journalistes, alors que les femmes journalistes s'impliquent de plus en plus dans les affaires publiques. Cette fusion des pratiques journalistiques va continuer à se développer dans les prochaines décennies. Dès lors, la ruse féminine rejoint une nouvelle esthétique littéraire¹⁷ et

permet de singulariser une poétique journalistique cherchant à transcender les sphères du féminin/masculin¹¹⁸.

Sublime, forcément sublime Antigone : l'*hybris* et la franchise

« Démesure, scandales, incantations, palingénésies sont autant de manifestations d'un véritable soubassement mythologique de sa production artistique. Dans sa modernité et sa diversité – littérature, cinéma, théâtre, écriture pour les journaux – l'œuvre durassienne renouvelle la puissance du chant de l'aède qui raconte les origines du monde. »

Simona Crippa, *Marguerite Duras*, 2020.

« Il n'est pas un journal, il n'est pas du journalisme, il est dégagé de l'événement quotidien. Disons qu'il est un livre de lecture. Loin du roman mais plus proche de son écriture – c'est curieux du moment qu'il est oral – que celle de l'éditorial d'un quotidien [...] ces aller-et-retour entre moi et moi, entre vous et moi dans ce temps qui nous est commun. »

Marguerite Duras, *La Vie matérielle*, 1987.

- 46 D'après Aliette Armel qui a aussi beaucoup écrit sur Duras, deux traits essentiels caractérisent l'héroïne Antigone : l'*hybris* et la franchise. C'est dans sa démesure que la grandeur d'Antigone rejoint celle de son père : elle refuse toute compromission et dissimulation, outrepassa les règles qu'une femme encore adolescente doit respecter et proclame une parole de vérité qui n'aboutit qu'à la folie et la mort¹¹⁹. Bien qu'elle assume depuis sa naissance la malédiction que la famille des Labdacides lui a léguée, Antigone est une fille simple et franche : elle ne veut pas baisser la tête devant le pouvoir, crie, non sans violence, les principes qu'elle place au centre de sa vie, mais accepte sereinement la mort. Alors évidemment, la posture d'Antigone correspond non seulement à l'*ethos* de Marguerite Duras dans le champ journalistique mais elle résonne avec ses œuvres littéraires. Elle dénonce les abus du système colonial dans son roman *Un Barrage contre le Pacifique* (1950), elle laisse transparaître des sentiments anti-guerre dans les scénarios de film *Hiroshima mon amour* (1959) et *Une aussi longue absence* (1960), sans oublier qu'elle porte toujours attention aux petites gens et fait entendre leur parole intérieure, comme en témoigne le roman dialogué¹²⁰ *Le Square* (1955).
- 47 Dans cette dernière partie nous aborderons brièvement la question de la porosité entre les articles journalistiques et les œuvres littéraires de Duras, celle des liens intrinsèques entre sa pratique du journalisme et sa façon d'être écrivain. En effet, la mise en avant des deux caractéristiques d'Antigone nous conduit à réfléchir à la manière dont la littérature durassienne s'inspire des thèmes récurrents du journal et de ses formes discursives : le fait divers et l'interview.
- 48 Reflet des structures profondes de l'imaginaire social, cristallisant le désir d'observer avant d'écrire le monde, le fait divers est pour Marguerite Duras à la fois l'écriture

diverse d'un fait dans sa pluralité et la redécouverte des invisibilités quotidiennes dans le sensationnalisme des histoires extraordinaires. En fait, ses écrits journalistiques incarnent le lieu dialectique de deux intentions contradictoires : d'un côté, elle vise une représentation-*mimésis* de la réalité et cherche à détromper le sensationnalisme des affaires extraordinaires, reprenant donc le contre-modèle du petit-reporter dans *France Observateur* ; d'un autre côté, elle livre une appréciation subjectivée de cette représentation et devient ainsi le peintre et le juge des mœurs de son temps. Nous formulons l'hypothèse qu'un tel paradoxe provient en effet du fait que Duras écrivaine et Duras journaliste ne font qu'une, c'est pourquoi son attitude littéraire se retrouve dans sa manière d'écrire des faits divers dans la presse, alors qu'une nouvelle vision du monde qu'elle a découverte grâce à son rapport avec le fait divers s'insinue dans la littérature de Duras des années 1950-1960.

- 49 Et précisément, c'est à la même époque où elle donne régulièrement des faits divers à *France Observateur* (1957-1958) que l'écriture de Marguerite Duras connaît un tournant. *Moderato cantabile*, roman publié en 1958 aux éditions de Minuit et dédié à Gérard Jarlot, représente pour l'auteure une œuvre tout à fait différente de ses premiers livres, comme en témoigne cette pensée qu'elle confie plus tard à Leopoldina Pallotta della Torre :

Jusqu'à *Moderato cantabile*, c'est comme si je ne reconnaissais pas les livres que j'ai écrits. *Un barrage contre le Pacifique* ou *Les Petits Chevaux de Tarquinia* sont encore des livres trop pleins, où tout, trop est dit. Rien n'est laissé à l'imagination du lecteur. Il peut exister un rapport avec ce que je considère maintenant comme ma phase de maturité, à la rigueur avec certains aspects du *Marin de Gibraltar* : une femme vit dans l'attente infinie du marin, d'un amour inaccessible. Quelque chose de très similaire à ce que j'écris en ce moment¹²¹.

- 50 Nous pourrions dire que les faits divers ainsi que d'autres genres de textes journalistiques qu'elle a publiés dans les hebdomadaires des années 1950 constituent en l'occurrence un creuset où se façonne un imaginaire, sinon une poétique, qui nourrira sa création littéraire à partir de *Moderato cantabile*.
- 51 Son premier fait divers paraît en février 1957 dans *France Observateur*, elle en écrira quarante jusqu'en novembre 1958 : sa fascination pour ce genre journalistique l'incite à ausculter la société française. En mai et juin 1957, elle suit le procès du docteur Évenou et en tire l'une de ses chroniques judiciaires les plus célèbres « Horreur à Choisy-le-Roi¹²² », alors que la rédaction de *Moderato cantabile* s'achève le 30 octobre 1957¹²³. L'intrigue du nouveau roman tourne autour d'un crime passionnel et c'est à partir de *Moderato cantabile* que le fait divers commence à avoir une influence perceptible sur l'engendrement laborieux de l'œuvre durassienne et le processus métaphysique suscité par ce dernier.
- 52 Tout d'abord, le fait divers dans *Moderato cantabile* s'inspire de celui qui concerne Simone Deschamps et le Docteur Évenou¹²⁴ et l'histoire à l'origine de « Horreur à Choisy-le-Roi » est reflétée dans la fiction romanesque. En effet, la description du crime passionnel qui ouvre le roman correspond non seulement aux modalités d'écriture du fait divers mais pose aussi les repères de l'action romanesque :

L'homme, dans son délire, se vautrait sur le corps étendu de la femme. Un inspecteur le prit par le bras et le releva. Il se laissa faire. Apparemment, toute dignité l'avait quitté à jamais. Il scruta l'inspecteur d'un regard

toujours absent du reste du monde. L'inspecteur le lâcha, sortit un carnet de sa poche, un crayon, lui demanda de décliner son identité, attendit.

[...]

L'homme s'assit près de la femme morte, lui caressa les cheveux et lui sourit. Un jeune homme arriva en courant à la porte du café, un appareil-photo en bandoulière et le photographia ainsi, assis et souriant. Dans la lueur du magnésium, on put voir que la femme était jeune encore et qu'il y avait du sang qui coulait de sa bouche en minces filets épars et qu'il y en avait aussi sur le visage de l'homme qui l'avait embrassée. Dans la foule, quelqu'un dit :

— C'est dégoûtant, et s'en alla.

[...]

Mais l'homme ne s'était relevé que pour mieux s'allonger encore, de plus près, le long du corps. Il resta là, dans une résolution apparemment tranquille, agrippé de nouveau à elle de ses deux bras, le visage collé au sien, dans le sang de sa bouche.

- 53 L'inspecteur qui demande l'identité du criminel, le jeune journaliste avec son appareil photo, le cadavre de la jeune femme morte que l'homme embrasse encore et les bruits de la foule représentent les éléments basiques de l'affaire criminelle. Le désespoir et la passion meurtrière reflétés par ce fait divers donnent aussi du sensationnalisme au quotidien d'Anne Desbaresdes. En fait, le crime passionnel constitue l'amorce de la première conversation entre les deux personnages principaux. Dans le café où avait eu lieu le meurtre de la femme par son amant, Anne Desbaresdes a demandé à la patronne un verre de vin pour obtenir les nouvelles sur le crime passionnel, alors que Chauvin, assis à côté, était en train de lire un journal.

Anne Desbaresdes but le deuxième verre de vin d'un trait.

– Je passais, dit-elle.

– C'est un temps à se promener, dit la patronne. L'homme avait cessé de lire son journal.

– Justement, hier à cette heure-ci, j'étais chez Mademoiselle Giraud.

Le tremblement des mains s'atténua. Le visage prit une contenance presque décente.

– Je vous reconnais.

– C'était un crime, dit l'homme. Anne Desbaresdes mentit.

– Je vois... Je me le demandais, voyez-vous.

– C'est naturel.

– Parfaitement, dit la patronne. Ce matin, c'était un défilé¹²⁵.

- 54 Quand l'homme cesse de lire son journal et se met à parler avec l'héroïne avant d'explorer les possibilités de l'affaire criminelle, le fait divers est mobilisé pour servir de miroir aux deux personnages : non seulement le roman consiste en la récréation par eux d'un amour violent qu'ils imaginent à travers la reconstruction du crime et de son motif, mais aussi et surtout Duras reproduit dans l'œuvre sa propre façon de comprendre un crime passionnel à travers la lecture à distance du fait divers. Nous pourrions en déduire que l'identification du personnage au fait divers dans *Moderato cantabile* fonctionne comme une mise en abyme de l'identification entre Duras et le fait divers qui l'inspire.

- 55 Dans un deuxième temps, le fait divers commence à assumer une méta-fonction dans les romans de Marguerite Duras, autrement dit, sa poétique connaît une « fait-diversification » à partir de *Moderato cantabile*. Petit à petit, le fait divers se fond avec le souvenir (les années sauvages en Indochine, la tragédie racinienne de la mère, le

traumatisme de la Seconde Guerre mondiale) et avec l'amour (les relations fluctuantes avec Robert Antelme, Jean Mascolo et surtout Gérard Jarlot, l'affection incestueuse pour le petit frère, les sentiments compliqués pour sa famille) dans l'« ombre interne¹²⁶ » durassienne où tout s'entrelace entre le réel et le rêve, la lumière et le noir, l'oubli et la répétition, *éros* et *thanatos*... L'écrivaine s'empare de ces « récits de l'extraordinaire au sein du quotidien¹²⁷ » pour transgresser les limites entre réel et fiction et voit désormais « l'universel dans le particulier et le particulier dans l'universel¹²⁸ ».

- 56 *Moderato cantabile* marque effectivement un tournant dans l'œuvre de Duras des années 1950. L'écriture du fait divers, grâce à son intervention régulière dans *France Observateur*, prend le dessus et constitue une matrice pour l'ensemble de la poétique de Marguerite Duras. Dans les années à venir, le fait divers va multiplier sa méta-fonction au sein de l'œuvre durassienne et favoriser la naissance d'une poétique de l'inconnaissable, celle qui à la fois caractérise le silence des criminelles et aide à détromper le sensationnalisme des affaires extraordinaires.
- 57 La littérature durassienne s'inspire effectivement des thèmes récurrents du journal et de ses formes discursives. D'un côté, la presse lui a fourni des matières comme le crime, la guerre et le quotidien, ainsi que ses personnages représentatifs. D'un autre côté, elle exerce une influence importante sur ses formes de discours. Les conversations occupent une bonne part de ses œuvres littéraires, sans compter que son style est marqué par l'ellipse, la discontinuité et la construction en mosaïque¹²⁹.
- 58 Depuis l'entre-deux-guerres, les femmes journalistes ne se bornent plus à la chronique comme la plupart de leurs consœurs du XIX^e siècle et sont formées à toutes les écoles, à savoir le petit reportage et les contes, même si certaines rubriques comme le grand reportage ou la rubrique politique leur sont encore difficilement accessibles¹³⁰. Si la loi du 18 février 1938 leur accorde le droit de travailler à titre individuel ainsi que de se libérer petit à petit de la tutelle de leurs maris, elles auront la légitimité d'intervenir dans la vie politique, après l'obtention du droit de vote le 21 avril 1944. C'est pourquoi la nouvelle génération de femmes journalistes après la guerre, dont Marguerite Duras fait partie, ose prendre la parole face aux grands événements politiques, se lance vaillamment dans les activités sociales et arrive à marquer les hebdomadaires d'information en plein essor dans les années 1950.
- 59 Sa collaboration avec *France Observateur* et *L'Express* s'avère une période cruciale pour la carrière de Marguerite Duras journaliste. C'est grâce à cette première expérience dans le monde de la presse qu'elle découvre sa propre poétique journalistique qui ne cesse de se perfectionner au fil du temps. En Antigone insoumise et rebelle, elle participe activement aux combats de décolonisation et se démène partout pour le droit humain des déclassés : de l'adhésion au Comité des intellectuels contre la poursuite de la guerre d'Algérie à la signature du « Manifeste des 121 », de la réaction violente contre le retour du général de Gaulle à la préoccupation de la dignité des expulsés du pays, Marguerite Duras en posture d'Antigone s'engage ardemment dans l'Histoire.
- 60 Quoi qu'il en soit, le journalisme durassien renonce à ne se concentrer que sur les grands faits de l'Histoire, la compassion et la sensibilité d'Antigone la poussent à porter son attention vers les petites histoires. Formée à l'école du petit reportage, elle épie le plus ordinaire dans la rue, se faufile dans les bas-fonds, écoute le bruissement du monde, brosse le portrait des petites gens, explore toutes les facettes de la société et en vient à raconter les turbulences de l'âme de l'époque :

Les raisons encore pourquoi j'ai écrit, j'écris dans les journaux relèvent aussi du même mouvement [...] qui m'a apportée, *comme vous, comme tous* vers la tentation de dénoncer l'intolérable d'une injustice de quelque ordre qu'elle soit, subie par un peuple tout entier ou par un seul individu, et qui m'a portée aussi encore vers l'amour quand il devient fou, quand il quitte la prudence et qu'il se perd là où il trouve, vers le crime, le déshonneur, l'indignité et quand l'imbécillité judiciaire et la société se permettent de juger – de ça, de la nature, comme ils jugeraient l'orage, le feu¹³¹.

- 61 C'est pourquoi elle améliore ses techniques d'interview et cherche à rencontrer toutes les catégories sociales pour leur donner la parole ; elle manifeste surtout une grande passion pour les criminels qu'elle trouve sublimes et qui lui inspireront plus tard des personnages romanesques. D'une certaine manière, Marguerite Duras hérite de la tradition des femmes journalistes de *La Fronde* qui sont sensibles aux échos du monde et défendent l'intérêt humain, mais elle n'oublie pas d'y expérimenter sa propre poétique et cherche toujours à s'adapter à la mutation du monde journalistique.
- 62 Ensuite, il faut souligner que même dans les années 1950, les femmes journalistes ne se libèrent pas totalement du modèle de sexuation. D'abord, parmi tous les collaborateurs de *France Observateur*, il y a très peu de femmes journalistes. Puis les rubriques sérieuses ne leur sont pas accessibles. De plus, Duras est, sinon bridée, au moins influencée par les hommes autour d'elle au début de sa carrière : Dionys Mascolo est le rédacteur en chef de *Libres*, premier journal auquel Duras collabore en tant que journaliste pendant l'Occupation ; à travers Robert Antelme, elle fait la connaissance de François Mitterrand, futur président de la République qu'elle interviewera dans les années 1980 ; Gérard Jarlot, dont les articles journalistiques couvrent des amours cachés en province, des faits divers sanglants, des procès retentissants et des recettes féminines¹³², l'accompagne aux salles d'assises et l'a initiée au journalisme. Mais cela n'empêche pas qu'elle s'incarne sur la scène journalistique et littéraire en une Antigone dont la ruse lui permet de contourner les contraintes implicites, de singulariser sa poétique journalistique et surtout de construire sa représentation auctoriale dans un milieu médiatique.
- 63 Enfin, si l'écriture durassienne connaît une évolution remarquable au milieu des années 1950 et surtout depuis la parution de *Moderato Cantabile*, les interactions poétiques, stylistiques et professionnelles qui existent entre le champ journalistique et le champ littéraire y jouent un rôle non négligeable. Certes, Marguerite Duras s'apprête à renouveler son style à partir du *Square*, mais la pratique du journalisme, considérée comme aventure vers le monde extérieur, lui sert de catalyseur pour une nouvelle façon d'observer, de ressentir et de concevoir le monde. Il n'est pas étonnant que les relations intrinsèques qui relient sa création littéraire et le fait divers fassent l'objet de tant de débats, car Marguerite Duras, par son interprétation « hypersubjective » des affaires crapuleuses dans *France Observateur*, inondant ses lecteurs de prédilections pour le crime et les criminelles, avant de les faire entrer dans une poétique de l'inconnaissable puis de brouiller les frontières entre le réel et le mythe, en vient à écrire l'Histoire avec un langage qui risque d'être incompréhensible : « Écrire ce n'est pas raconter des histoires. C'est le contraire de raconter des histoires. C'est raconter tout à la fois. C'est raconter une histoire et l'absence de cette histoire. C'est raconter une histoire qui en passe par son absence¹³³. » Quand bien même l'*hybris* et la franchise d'Antigone la rapprochent du « mythographe¹³⁴ », face à son écriture en perpétuelle

métamorphose puisque perpétuellement retravaillée par l'« ombre interne », comme en témoigne le renouveau romanesque auquel elle participe, la poétique durassienne reste floue et mouvante pendant cette période. Ce nonobstant, étant à la fois femme de presse et femme de lettres, elle navigue entre deux mondes et cherche à créer, par le truchement des hebdomadaires d'information des années 1950, une nouvelle poétique du journalisme propre à elle-même : tantôt en prenant l'allure d'une chose vue à la façon de Victor Hugo, tantôt en imitant un sketch à la façon d'un Raymond Devos¹³⁵, ses écrits poursuivent la tentation de Jules Vallès de faire parler la rue et renouvellent une poétique de l'infraordinaire dans le style de Colette¹³⁶, permettant à Marguerite Duras de s'affirmer comme une figure d'écrivain-journaliste incontournable dans la deuxième moitié du xx^e siècle.

BIBLIOGRAPHIE

- Adler Laure, *Marguerite Duras*, Paris, Gallimard, 1998.
- Armel Alette (dir.), *Antigone*, Paris, Autrement, 1999.
- Blanchot Maurice, *Le Livre à venir*, Paris, Gallimard, 1959.
- Boblet Marie-Hélène, *Le roman dialogué après 1950. Poétique de l'hybridité*, Paris, Honoré Champion, 2003.
- Chabrier Amélie, *Les genres du prétoire : la médiatisation des procès au XIX^e siècle*, Paris, Éditions mare & martin, 2019.
- Cocteau Jean, *Journal d'un inconnu*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1953.
- Denès Dominique, *Marguerite Duras. Écriture et politique*, Paris, L'Harmattan, 2006.
- Dugast-Portes Francine, « Le journalisme au féminin : Colette, Marguerite Duras », *L'Écrivain-journaliste, Littérature contemporaine*, n°6, Paris, Klincksieck, juin 1999.
- Duras Marguerite, *Moderato Cantabile*, Paris, Gallimard, 1958.
- Duras Marguerite, *La Douleur*, Paris, P.O.L., 1985.
- Duras Marguerite, *La Vie matérielle*, Paris, P.O.L., 1987.
- Duras Marguerite, *Outside*, suivi de *Le Monde extérieur*, Paris, Gallimard, 1984 et 1993.
- Duras Marguerite et Mitterrand François, *Le Bureau de poste de la rue Dupin et autres entretiens*, Paris, Gallimard, 2006.
- Duras Marguerite, *La Passion suspendue : entretiens avec Leopoldina Pallotta della Torre*, Paris, Seuil, 2013.
- Duras Marguerite, *Œuvres complètes*, tomes I et II, sous la direction de Gilles Philippe, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2011.
- Duras Marguerite, *Œuvres complètes*, tomes III et IV, sous la direction de Gilles Philippe, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2014.

Duras Marguerite, *Le Dernier des métiers : entretiens 1962-1991*, textes réunis, transcrits et postfacés par Sophie Bogaert, Paris, Seuil, 2016.

Estellon Vincent, « Mémoire, genre, identité et lien social : le cri d'Antigone », *L'Esprit du temps*, n°58, février 2010.

Frey Pascale, « Duras cherchait un corps-à-corps avec la langue. Entretien avec Laure Adler », dans *Lire Magazine littéraire*, numéro hors-série « Marguerite Duras. Un destin d'exception », décembre 2020.

Kalifa Dominique, Régnier Philippe, Thérenty Marie-Ève et Vaillant Alain (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Nouveau Monde, 2012.

Kalifa Dominique, *Les Bas-Fonds. Histoire d'un imaginaire*, Paris, Seuil, 2013.

Loignon Sylvie (dir.), *Marguerite Duras et le fait divers*, suivi de *Lectures de La Vie tranquille*, Paris, Classiques Garnier, 2020.

Marcot François (dir.), avec la collaboration de Bruno Leroux et Christine Levisse-Touzé, *Dictionnaire historique de la Résistance*, Paris, Éditions Robert Laffont S.A., 2006.

Martin Laurent, *La Presse écrite en France au XX^e siècle*, Paris, Librairie Générale Française, 2005.

Mascolo Jean et Turine Jean-Marc, *Autour du groupe de la rue Saint-Benoît. L'Esprit d'insoumission*, documentaire, DVD, Éditions Benoît Jacob, 1992.

Meizoz Jérôme, *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*, Éditions Slatkine, 2007.

Meizoz Jérôme, *La Fabrique des singularités. Postures littéraires II*, Genève, Éditions Slatkine, 2011.

Meizoz Jérôme, *La Littérature « en personne ». Scène médiatique et formes d'incarnation*, Genève, Éditions Slatkine, 2016.

Perec Georges, *L'Infra-ordinaire*, Paris, Seuil, 1989.

Perrot Michelle, *Les Femmes ou les silences de l'Histoire*, Paris, Flammarion, 1998.

Pierrot Jean, *Marguerite Duras*, Paris, José Corti, 1986.

Planté Christine Planté et Thérenty Marie-Ève (dir.), *Féminin/Masculin dans la presse du XIX^e siècle*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2022.

Reboul Anne-Marie et Sánchez-Pardo Esther (dir.), *L'écriture désirante : Marguerite Duras*, Paris, L'Harmattan, 2016.

Tétart Philippe, *Histoire politique et culturelle de France Observateur, 1950-1964. Aux origines du Nouvel Observateur*, tome I, Paris, L'Harmattan, 2000.

Thérenty Marie-Ève, *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 1997.

Thérenty Marie-Ève, *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, Paris, CNRS éditions, 2019.

Vallès Jules, *La Rue*, Paris, Achille Faure, 1866.

Vallier Jean, *C'était Marguerite Duras. Tome I 1914-1945*, Paris, Fayard, 2006.

Vircondelet Alain (dir.), *Marguerite Duras. Rencontres de Cerisy*, Paris, Écriture, 1994.

Vircondelet Alain, *Marguerite Duras. Vérité et légendes*, Paris, éditions du Chêne, 1996.

Vircondelet Alain, *Marguerite Duras : la traversée d'un siècle*, Paris, Plon, 2013.

Yanoshevsky Galia, *L'Entretien littéraire. Anatomie d'un genre*, Paris, Classiques Garnier, 2018.

NOTES

1. Marguerite Duras, « Le bureau de poste de la rue Dupin », *L'Autre journal*, n°1, 26 février 1986.

2. Voir Marguerite Duras, *La Douleur*, Paris, P.O.L., 1985.

3. François Marcot (dir.), avec la collaboration de Bruno Leroux et Christine Levisse-Touzé, *Dictionnaire historique de la Résistance*, Paris, Éditions Robert Laffont S.A., 2006, p. 51-52 : « Dans sa dimension politique, au contraire, la Résistance est l'objet d'une récupération quasi universelle. Depuis sa victoire, elle fait partie du Bien. C'est une référence incontestée. Même les anciens collaborateurs se présentent comme d'anciens résistants. [...] Le cas le plus spectaculaire reste celui de François Mitterrand, d'autre part, qui a longtemps nié sa participation à l'administration de Vichy ainsi que la décoration de la francisque qu'il reçut en 1943. Dans un congrès politique antigauilliste, en 1965, il déclare : "Le gaullisme de 1940, c'était nous !" C'est en 1994 seulement qu'il reconnaît son passé peu républicain. Mais en le présentant sous un jour presque anodin, il déclenche une polémique qui montre à quel point l'intolérance à Vichy est vive. »

4. Pascale Frey, « Duras cherchait un corps-à-corps avec la langue. Entretien avec Laure Adler », *Lire Magazine littéraire*, numéro hors-série « Marguerite Duras. Un destin d'exception », décembre 2020, p. 32.

5. François Marcot (dir.), avec la collaboration de Bruno Leroux et Christine Levisse-Touzé, *Dictionnaire historique de la Résistance*, op. cit., p. 131-132 : « Le Mouvement national des prisonniers de guerre et déportés (MNPGD.) est fondé le 12 mars 1944, à Paris, par unification de trois organisations antérieures constituées par des prisonniers de guerre évadés ou rapatriés : le Mouvement de résistance des prisonniers de guerre et déportés (MRPGD), prolongement en France du noyau de résistance du stalag XIB, fondé par Michel Cailliau, neveu de De Gaulle ; Le Comité national des prisonniers de guerre (CNPG), branche spécialisée du Front national, animé principalement par Robert Paumier ; Rassemblement national des prisonniers de guerre (RNPG) dont François Mitterrand est la cheville ouvrière. [...] Alors que le MRPGD est d'emblée gaulliste et le CNPG d'obédience communiste, le RNPG passe de la mouvance pétainiste au giraudisme. Ils se rejoignent dans une union imposée par Alger et conforme à l'évolution de toute la Résistance nationale de la Résistance dont un délégué préside la réunion constitutive du MNPGD. L'esprit d'union manifesté par les anciens prisonniers de guerre s'étend aux déportés, terme incluant alors les "déportés du travail", intégrés d'emblée dans le MRPGD gaulliste et inscrit dans le MNPGD final. Avant et après leur unification, l'activité des mouvements de prisonniers de guerre s'intègre à l'ensemble de la résistance organisée en vue de la Libération : lutte contre l'influence pernicieuse du nouveau commissaire aux prisonniers Masson, renseignement, noyautage des administrations. [...] En 1945, le MNPGD se fond dans la Fédération des Anciens combattants prisonniers de guerre (FNCPG), organe représentatif de tous les prisonniers de guerre. »

6. Jean Vallier, *C'était Marguerite Duras. Tome I 1914-1945*, Paris, Fayard, 2006, p. 629.
7. Publié entre août 1944 et décembre 1945, *Libres* est un quotidien parisien autorisé à paraître sur seulement deux pages à cause de la pénurie de papier de l'immédiat après-guerre. Il développe une première page d'articles en grande partie politiques, allant des éditoriaux traitant des questions d'actualités intérieures et internationales aux reportages de guerre sur tous les fronts européens ; suit une deuxième page composée de quelques rubriques permanentes : « Chronique du Mouvement » dont Marguerite Antelme et L'Amicale des Femmes du MNPGD s'occupent, « D'Hier à Demain » tenu alternativement par Marcel Haedrich et Interim, « La Vie de Chaque Jour » de Lucillus, « Libres Sports » avec ses importants contributeurs comme F.A., J-P. Penez et O. German, les rubriques « Art, Lettres et Cinéma » soutenues principalement par Marie Portal, Jean Dupuy-Marguet, Jean Maingault et Louis Brunet, complétés successivement par « L'Europe et le monde », « Chronique du retour » et enfin « Faits Divers ».
8. Marguerite Duras, « La peur des Russes », *Libres*, n°151, 9 février 1945, p. 1.
9. Voir Laure Adler, *Marguerite Duras*, Paris, Gallimard, 1998, p. 322-325. Voir aussi « Le transfert des camps », *Libres*, 9 février 1945, p. 1 : « Voir, en 2^e page, dans notre "Chronique du Mouvement", les informations officielles sur les oflags, stalags et les camps de déportés politiques qui ont été transférés à l'intérieur de l'Allemagne. »
10. Marguerite Duras, « Assassins de Budapest », *14 Juillet*, 14 juillet 1958, p. 4-5 ; Marguerite Duras, « Réponses à l'enquête auprès d'intellectuels français », *14 Juillet*, n°3, 18 juin 1959, p. 5-6.
11. Marguerite Duras, « Les Amants dans leur premier voyage », *Cimaise*, novembre-décembre 1963, p. 14-21.
12. Marguerite Duras, « Pickpocket », *Cinéma 64*, n°88, 1964, p. 123-124.
13. Marguerite Duras, « À propos de Georges Bataille », *La Cigüe*, janvier 1958, p. 32-33.
14. Marguerite Duras, « Resnais travaille comme un romancier », *Les Lettres nouvelles*, 20 mai 1959, p. 36.
15. Marguerite Duras, « Elle nous abandonna pour les mathématiques », *La Nef*, mai 1958, p. 74-76.
16. Marguerite Duras, « Détruire, Sélinonte », *L'Arc. Cahiers méditerranéens*, octobre 1958, p. 63-65.
17. Marguerite Duras, « Le Comique universel de *Trois chapeaux claques* », *L'Avant-scène*, 15 février 1959, p. 8.
18. Voir Marie-Josèphe Legrand, « Le mensonge tue l'amour », *Constellation*, avril 1958, p. 49-54 ; Marie-Josèphe Legrand, « Pourquoi a-t-il quitté sa femme ? », *Constellation*, mai 1958, p. 155-162 ; Marie-Josèphe Legrand, « L'épouse face au drame des vacances scolaires », *Constellation*, juin 1958, p. 99-102 ; Marie-Josèphe Legrand, « Le Mari, cet égoïste ! », *Constellation*, juillet 1958, p. 125-130.
19. Philippe Tétart, *Histoire politique et culturelle de France Observateur, 1950-1964. Aux origines du Nouvel Observateur*, Tome I, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 5.
20. Laurent Martin, *La Presse écrite en France au xx^e siècle*, Paris, Librairie Générale Française, 2005, p. 143-147.
21. Si les linguistes comme Dominique Maingueneau décrivent, par ce terme, la dramaturgie inhérente à toute prise de parole de l'énonciateur du discours, Meizoz l'intègre dans un processus interactif à plusieurs niveaux : « Elle est co-construite, à la

fois dans le texte et hors de lui, par l'écrivain, les divers médiateurs qui donnent à lire (journalistes, critiques, biographes, etc.) et les publics. Image collective, elle commence chez l'éditeur avant même la publication, cette première mise en forme du discours. On la suivra dans toute la périphérie du texte, du périphrase (présentation du livre, notice biographique, photo) à l'épithète (entretiens avec l'auteur, lettres à d'autres écrivains, journal littéraire). La posture se forge ainsi dans l'interaction de l'auteur avec les médiateurs et les publics, anticipant ou réagissant à leurs jugements. »

22. Vincent Estellon, « Mémoire, genre, identité et lien social : le cri d'Antigone », *L'Esprit du temps*, n°58, février 2010, p. 141-159.

23. Jean Mascolo et Jean-Marc Turine, *Autour du groupe de la rue Saint-Benoît. L'Esprit d'insoumission*, documentaire, DVD, Éditions Benoît Jacob, 1992.

24. G. M., « De Mauriac à Joliot-Curie », *France Observateur*, n°287, 10 novembre 1955, p. 2.

25. Alain Vircondelet, *Marguerite Duras : la traversée d'un siècle*, Paris, Plon, 2013, p. 182.

26. *Ibid.*, p. 183.

27. Voir Michel Foucault, « La Vie des hommes infâmes », dans *Dits et écrits*, Tome III, Paris, Gallimard, 1994, p. 242 : « N'ayant rien été dans l'histoire, n'ayant joué dans les événements ou parmi les gens importants aucun rôle appréciable, n'ayant laissé autour d'eux aucune trace qui puisse être référée, ils n'ont et n'auront plus jamais d'existence qu'à l'abri précaire de ces mots. Et grâce aux textes qui parlent d'eux, ils parviennent jusqu'à nous sans porter plus d'indices de réalité que s'ils venaient de *La Légende dorée* ou d'un roman d'aventure. Cette pure existence verbale qui fait de ces malheureux ou de ces scélérats des êtres quasi fictifs, ils la doivent à leur disparition presque exhaustive et à cette chance ou malchance qui a fait survivre, au hasard de documents retrouvés, quelques rares mots qui parlent d'eux ou qu'ils ont eux-mêmes prononcés. Légende noire, mais surtout légende sèche, réduite à ce qui fut dit un jour et que d'improbables rencontres ont conservée jusqu'à nous. »

28. Marguerite Duras, « Paris canaille », *France Observateur*, 14 mars 1957, p. 14 : « Je n'ai pas encore envie de mourir [...] je dois voler. »

29. Marguerite Duras, « Tourisme de Paris », *France Observateur*, 25 juillet 1957, p. 11 : « Ce qu'il faudrait leur éviter, quand même, c'est de tomber sur le faux Paris. Je parle de celui, bourgeois, d'un chauvinisme affreux, sur ses gardes comme à la guerre, autrement dit, les imbéciles. Je me souviens que huit jours après l'arrivée chez moi de très chers amis italiens, un colonel à la retraite qui habitait l'immeuble écrivait à mon propriétaire pour dénoncer la présence illégale et désagréable d'"étrangers" dans la maison. Ce genre d'histoires, on m'en a raconté beaucoup. [...] Évitions-leur donc de rencontrer nos imbéciles. »

30. Marguerite Duras, « Alors, on ne guillotine plus ? », *France Observateur*, 19 décembre 1957, p. 14.

31. Marguerite Duras, « Racisme à Paris », *France Observateur*, 6 mars 1958, p. 15.

32. Voir Claude Bourdet, « Le silence est de sang », *France Observateur*, 11 avril 1957, p. 3.

33. Voir Claude Estier, « Comment M. Pflimlin a abandonné la lutte », *France Observateur*, 29 mai 1958, p. 3-4.

34. Voir Claude Bourdet, « Non, Jamais ! », *France Observateur*, 29 mai 1958, p. 3 : « Je revois aussi l'ombre cruelle de la prison de Fresnes, j'entends les portes des cellules qui claquent, je vois le grouillement apeuré des camps, j'entends la trique sur les corps et la pluie sur la boue et le bruit des semelles de bois, je vois les tas de cadavres vides et secs. C'était donc pour cela ? C'était pour voir la République tant espérée s'étrangler elle-même comme une démente de ses deux mains crispées, c'était pour assister au triomphe des tueurs verdâtres exactement modelés sur nos bourreaux d'hier, c'était pour voir l'écume de l'égoïsme social et du racisme colonial remonter puissamment à la surface comme la lie grasse d'un égout engorgé... »
35. Voir Claude Bourdet, « Le peuple a perdu une bataille... », *France Observateur*, 5 juin 1958, p. 4.
36. Nous pensons à Dionys Mascolo, Jean Schuster, Robert Antelme, Robert Benayoun, André Breton, Jean Duvignaud, Louis-René des Forêts, Daniel Guérin, Jean-Jacques Lebel, Claude Lefort, Gérard Legrand, Edgar Morin, Maurice Nadeau, Brice Parain, Marcel Péju, Benjamin Péret, Jean Pouillon, Jean-François Revel, Jacques-Francis Rolland et Elio Vittorini.
37. « Pourquoi cette revue ? », *France Observateur*, n°428, 17 juillet 1958, p. 15.
38. Marguerite Duras, « Pourquoi 14 Juillet ? », *France Observateur*, n°429, 24 juillet 1958, p. 15.
39. Dionys Mascolo et Jean Schuster, « Résistance », *14 Juillet*, n°1, 14 juillet 1958, p. 1.
40. Jean-Jacques Lebel remarque « les poings serrés » des jeunes pour « lutter contre la guerre, le colonialisme et le fascisme » ; André Breton invite à se tenir sur ses gardes « devant ce qui se donne ou est donné pour “providentiel” » ; Elio Vittorini donne sa « lettre de Milan » et confie d'une façon lyrique l'angoisse et le désarroi qu'il partage avec ses amis français depuis les années de guerre ; Brice Parain se demande « où en sommes-nous ? » et trouve que « la défaite de la IV^e République a été d'abord une défaite de notre pensée » ; Claude Lefort s'interroge sur « la magie et l'Histoire » et souligne que « le Gaullisme offre l'apparence d'un mythe fasciste, mais que son identité dément cette apparence » ; Jacques-Francis Rolland s'appuie sur les « responsabilités des oppositions » et appelle à « la formation d'un grand parti à programme socialiste » qui intègre des réformistes aux marxistes révolutionnaires ; Jean Duvignaud décèle dans le gaullisme l'avènement d'un ennui louis-philippard et propose « un *new deal* de la gauche », sans compter Edgar Morin qui craint l'incapacité de « la France fossile » au risque de « transformer la mue française en mutation franquiste »...
41. Robert Antelme, « Les principes à l'épreuve », *14 Juillet*, n°1, 14 juillet 1958, p. 12.
42. Alain Vircondelet, *Marguerite Duras : la traversée d'un siècle*, op.cit., p. 206.
43. Marguerite Duras, « Assassins de Budapest », *14 Juillet*, 14 juillet 1958, p. 4.
44. *Ibid.*, p. 5.
45. Maurice Blanchot, « Le refus », *14 Juillet*, n°2, 25 octobre 1958, p. 3 : « Les hommes qui refusent et qui sont liés par la force du refus savent qu'ils ne sont pas encore ensemble. Le temps de l'affirmation commune leur a précisément été enlevé. Ce qui leur reste, c'est l'irréductible refus, l'amitié de ce Non certain, inébranlable, rigoureux, qui les rend unis et solidaires. »
46. Cité par Aliette Armel, « Les visages d'Antigone », dans Aliette Armel (dir.), *Antigone*, Paris, éditions Autrement, 1999, p. 42.

47. À savoir Françoise Choay, Claudine Chonez, Elena de la Souchère, Ève Dessarre, Anne Laurens, Monique Lange, Monique Senez, Isabelle Vichniac et Nicole Zand.
48. C'est d'ailleurs souvent le cas chez les femmes journalistes depuis le XIX^e siècle. Sur ce point, nous renvoyons aux ouvrages de Marie-Ève Thérenty, à savoir *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2007 et surtout *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, Paris, CNRS éditions, 2019.
49. Laure Adler, *Marguerite Duras*, op. cit., p. 498.
50. Marguerite Duras, *Outside* suivi de *Le Monde extérieur*, Paris, Gallimard, 1984 et 1993, p. 11.
51. Voir Jules Vallès, *La Rue*, Paris, Achille Faure, 1866.
52. Voir Georges Perec, *L'Infra-ordinaire*, Paris, Seuil, 1989.
53. Marguerite Duras et Jacques-Francis Rolland, « Les travailleurs contre le gouvernement », *France Observateur*, n°362, 18 avril 1957, p. 10-11.
54. Marguerite Duras, « La Bourrée à Paris », *France Observateur*, n°361, 11 avril 1957, p. 12.
55. Marguerite Duras, « Tourisme à Paris », *France Observateur*, n°376, 25 juillet 1957, p. 11, rubrique « La Vie quotidienne ».
56. Marguerite Duras, « Les Marais du duc de Morny », *France Observateur*, n°380, 22 août 1957, p. 11.
57. Marguerite Duras, « La France à l'italienne », *France Observateur*, n°372, 27 juin 1957, p. 13.
58. Marguerite Duras, « Le Sang bleu de La Villette », *France Observateur*, n°371, 20 juin 1957, p. 13.
59. Marguerite Duras, « Seine-et-Oise, ma patrie », *France Observateur*, n°628, 17 mai 1962, p. 17-18.
60. Marguerite Duras, « Quand il y en a pour deux, il n'y en a pas pour trois », *France Observateur*, n°402, 23 janvier 1958, p. 14-15.
61. Marguerite Duras, « Circulez ! », *France Observateur*, n°416, 2 mai 1958, p. 12.
62. Voir Amélie Chabrier, *Les genres du prétoire : la médiatisation des procès au XIX^e siècle*, Paris, Éditions mare & martin, 2019, p. 299 : « Avec l'influence du reportage, la *persona* du journaliste des tribunaux apparaît davantage. [...] Cette subjectivation de la chronique judiciaire est renforcée lorsque les journaux font appel à une signature réputée pour s'occuper de la rubrique. Dès le début du XIX^e siècle un journal peut s'attacher un littéraire de renom pour couvrir une grande affaire [...]. Ce dispositif s'intensifie encore au XX^e siècle, quand les grands journaux font appel à une plume pour couvrir une affaire sensationnelle. »
63. En 1985, son interprétation particulièrement subjective de l'affaire Grégory pose problème aux lecteurs du journal *Libération*. Marguerite Duras a été fortement critiquée notamment pour avoir osé accuser, qui plus est sans aucune enquête sur le terrain, Christine Villemin d'infanticide, alors qu'en même temps qu'elle l'inculpe, elle la défend en faisant d'elle une simple victime de la loi conjugale, obligée de tuer son enfant pour sa propre survie psychologique. En fait, cet article n'est pas du tout un cas

isolé. Nous trouvons déjà des traces de cette façon de traiter des crimes sensationnels dans les reportages judiciaires qu'elle donne à *France Observateur*.

64. Marguerite Duras, *Le Dernier des métiers : entretiens 1962-1991*, textes réunis, transcrits et postfacés par Sophie Bogaert, Paris, Seuil, 2016, p. 18-19.

65. Voir F. Dupin, « Les brebis enragées », *Détective*, 9 février 1933, p. 3 et p. 7.

66. Marcel Montarron, « Le machiavélique Dr Evenou », *Détective*, 17 juin 1957, p. 2-3.

67. Simone France, « Le martyr d'une femme », *Détective*, 10 mars 1952, p. 21.

68. Michelle Perrot, *Les Femmes ou les silences de l'Histoire*, Paris, Flammarion, 1998, p. I

69. Marguerite Duras, « Horreur à Choisy-le-Roi », *France Observateur*, n°369, 6 juin 1957, p. 12.

70. Marguerite Duras, « “Poubelle” et “La Planche” vont mourir », *France Observateur*, n°411, 27 mars 1958, p. 20.

71. *Idem.* : « C'est donc fini. L'indifférence recouvrira bientôt toute cette histoire. Comme ce ne sont pas des chiens, le jour venu, la Société Protectrice des Animaux ne se déplacera pas. [...] Soixante-quinze journalistes ont reconnu que La Poubelle et La Planche s'étaient montrés au cours du procès étrangement privés de charme, du moindre attrait. »

72. Marguerite Duras, « Entretien avec un “voyou” sans repentir », *France Observateur*, n°625, 26 avril 1962, p. 11-12.

73. Marguerite Duras multiplie, au début des années 1960, les entretiens dans lesquels elle joue le rôle de l'intervieweuse, dans la presse écrite mais aussi à la radio et à la télévision. Par exemple, en 1965, elle commence à collaborer régulièrement à *Dim Dam Dom* – magazine télévisé pour « dimanches, dames et d'hommes » qui « adopte une liberté de ton rare à cette époque, sans encourir les foudres de la censure ». Voir « L'Arroseur arrosé », *Dim Dam Dom*, n°2, 1965 ; « Marguerite Duras interroge Jeanne Moreau », *Dim Dam Dom*, n°6, 1965 ; « Lolo Pigalle Strip-teaseuse », *Dim Dam Dom*, n°9, 1965 ; « Les Enfants et Noël », *Dim Dam Dom*, n°10, 1966 ; « Marguerite Duras chez les fauves », *Dim Dam Dom*, n°13, 1966 ; « Duras interroge Melina Mercouri », *Dim Dam Dom*, n°25, 1967 ; « Duras à la Petite Roquette », *Dim Dam Dom*, n°34, 1967 ; « Les Lycéens ont la parole », *Dim Dam Dom*, n°38, 1968.

74. Marguerite Duras, « Entretien avec un “voyou” sans repentir », *France Observateur*, n°625, 26 avril 1962, p. 12 : « Les derniers temps, j'avais des crises de colères à vide, sans raison particulière. Au point de ne pas pouvoir dormir. Maintenant c'est passé. Il faut faire attention à la colère en prison. À un certain moment, à Évreux, un chat rentrait dans ma cellule à l'heure de la soupe. Parfois il dormait là. Pour un prisonnier, c'est une chose importante. Un “maton” (surveillant) qui me voulait du mal, un jour a chassé le chat, par la porte, en me donnant la soupe. J'ai couru dans la coursive avec la barre de fer qui ferme l'impost. Je voulais le tuer. Je ne l'ai pas attrapé. »

75. Jean-Marie Seillan, « L'Interview », dans Dominique Kalifa, Philippe Régner, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Nouveau Monde, 2012, p. 1028 : « Chacun entend tirer parti de l'autre et l'instrumentaliser. Dualité énonciative compliquée d'une double transcription des paroles prononcées. »

76. Marguerite Duras, « Entretien avec un “voyou” sans repentir », *France Observateur*, n°625, 26 avril 1962, p. 12 : « – Quels sont vos écrivains préférés ? Vos héros préférés ? –

Mon écrivain préféré, c'est Marcel Aymé. Mon héros préféré, c'est Le Négus, dans "l'Espoir". – Avez-vous connu des prisonniers politiques algériens ? – Oui. Notamment Émile Churon, condamné à quinze ans de travaux forcés, juif oranais communistes avec qui j'étais très lié. Je voudrais bien savoir ce qu'il est devenu. »

77. Marguerite Duras, « "Le Mot lilas presque haut comme il est large..." », *France Observateur*, n°388, 17 octobre 1957, p. 14-15.

78. Marguerite Duras, « Les enfants du sputnik ne sont pas dans la lune », *France Observateur*, n°393, 21 novembre 1957, p. 16.

79. Marguerite Duras, « Dialogue avec une carmélite », *France Observateur*, n°401, 16 janvier 1958, p. 15.

80. Marguerite Duras, « Tendre et douce Nadine d'Orange », *France Observateur*, n°597, 12 octobre 1961, p. 17-18.

81. Marguerite Duras, « Les Deux Ghettos », *France Observateur*, n°601, 9 novembre 1961, p. 8-10.

82. Voir Dominique Kalifa, *Les Bas-Fonds. Histoire d'un imaginaire*, Paris, Seuil, 2013, p. 373 : « "L'histoire des hommes se reflète dans l'histoire des cloaques", écrit Victor Hugo dans *Les Misérables*. Celle des bas-fonds ne faillit pas à la règle. En dépit de sa nature hybride, où les inquiétudes, les angoisses et les fantasmes se mêlent aux fragments de réel, l'imaginaire des bas-fonds nous parle bien de la vie des êtres de chair et de sang. »

83. Katheryn Tremblay Lauzon, « *Outside Inside Out* : prémices à une étude de l'œuvre journalistique de Marguerite Duras », dans Anne-Marie Reboul et Esther Sánchez-Pardo (dir.), *L'écriture désirante : Marguerite Duras*, Paris, L'Harmattan, 2016, p. 223.

84. Laure Adler, *Marguerite Duras*, op. cit., p. 498.

85. Vincent Estellon, « Mémoire, genre, identité et lien social : le cri d'Antigone », op. cit., p. 146.

86. Henry Bauchau, « La lumière Antigone », dans Aliette Armel (dir.), *Antigone*, op. cit., p. 93-103.

87. Voir Marie-Ève Thérénty, *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, op. cit., p. 123-177.

88. C'est grâce aux outils informatiques du projet Numapresse que nous avons pu repérer tous les articles que Marguerite Duras a publiés dans *France Observateur* pendant les années 1957-1964. Le résultat d'ensemble montre d'ailleurs qu'elle n'a quasiment pas d'articles parus dans les rubriques dites « dures ».

89. Marie-Ève Thérénty, *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, op. cit., p. 259.

90. Francine Dugast-Portes, « Le journalisme au féminin : Colette, Marguerite Duras », *L'Écrivain-journaliste, Littérature contemporaine*, n°6, Paris, Klincksieck, juin 1999, p. 83-104.

91. Marie-Ève Thérénty, *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, op. cit., p. 10.

92. Marguerite Duras, « Les Deux Ghettos », *France Observateur*, n°601, 9 novembre 1961, p. 8-10.

93. Philippe Emeric, « "Suicides" à Alger », *France Observateur*, n°357, 14 mars 1957, p. 6 : « Dans le cas de Larbi Ben M'Hidi comme dans celui d'Ali Boumendjel, la police a fait

état d'aveux spectaculaires. Ben M'Hidi aurait reconnu tout naturellement la défaite du F.L.N. et notamment l'échec de la grève générale. [...] À partir du moment où la police peut tout se permettre, elle ne convainc plus personne. »

94. « Pierre A..., sept ans et cinq mois », *France Observateur*, n°425, 26 juin 1958, p. 20.

95. Marguerite Duras, « Djuna Barnes : *L'Arbre de la nuit* », *France Observateur*, n°402, 23 janvier 1958, p. 19.

96. Marguerite Duras, « Des samourais d'un type nouveau », *France Observateur*, n°407, 27 février 1958, p. 17.

97. Marguerite Duras, « Le séquestré de Venise : Sartre », *France Observateur*, n°401, 16 janvier 1958, p. 20, rubrique « Les Livres ».

98. Marguerite Duras, « À propos de Georges Bataille », *La Cigüe*, n°1, janvier 1958, p. 32-33.

99. Marguerite Duras, « La littéralité des faits », *France Observateur*, n°417, 8 mai 1958, p. 16-17.

100. Marguerite Duras, « Travailler pour le cinéma », *France Observateur*, n°430, 31 juillet 1958, p. 20.

101. Galia Yanoshevsky, *L'Entretien littéraire. Anatomie d'un genre*, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 103.

102. Marguerite Duras, « Pierre A ..., sept ans et cinq mois », *France Observateur*, 26 juin 1958, p. 20 : « - Qu'est-ce que, d'après toi, étonne le plus les grands, et qui n'étonne pas du tout les enfants ? - La politique. [...] - Est-ce que tu ne voudrais pas quelquefois rester petit ? - Oui. - Pourquoi ? - Parce que, quand je serai grand, il faudra que je m'occupe de politique. Alors j'aime mieux avoir du temps pour réfléchir. »

103. Marguerite Duras, « Les enfants du sputnik ne sont pas dans la lune », *France Observateur*, 21 novembre 1957, p. 16.

104. Marguerite Duras, « Dialogue avec une carmélite », *France Observateur*, 16 janvier 1958, p. 15.

105. Jean-Marie Seillan, « L'Interview », dans Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Ève Thérénty et Alain Vaillant (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, op.cit., p. 1028.

106. Marguerite Duras, « Ces messieurs de la Société des autobus », *France Observateur*, 6 février 1958, p. 15.

107. Marguerite Duras, « Circulez ! », *France Observateur*, 2 mai 1958, p. 12.

108. Marie-Ève Thérénty, *La Littérature au quotidien : Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, op. cit., p. 155.

109. Marguerite Duras, « Paris, six d'août », *France Observateur*, 7 août 1958, p. 20.

110. Claude Estier, « La comédie du Palais-Royal », *France Observateur*, 7 août 1958, p. 3.

111. Jacques Armel, « Une prime pour le référendum : le salaire garanti », *France Observateur*, 7 août 1958, p. 3-4.

112. Gilles Martinet, « Un programme constructif, mais lequel ? », *France Observateur*, 7 août 1958, p. 4.

113. André Philip, « L'arbitre ne doit pas jouer lui-même », *France Observateur*, 7 août 1958, p. 5.

114. B. Andrey, « L'élève Dufresne est victime de la vie moderne », *France Observateur*, n°366, 16 mai 1957, p. 14.
115. Voir Jean-Michel Giraud, « Le “Sang bleu” de La Villette », *France Observateur*, n°372, 27 juin 1957, p. 19.
116. B. Andrey, « L'élève Dufresne est victime de la vie moderne », art. cité, p. 14.
117. Catherine Rodgers, « Déconstruction de la masculinité dans l'œuvre durassienne », dans Alain Vircondelet (dir.), *Marguerite Duras. Rencontres de Cerisy*, Paris, Écriture, 1994, p. 47-68.
118. Voir Christine Planté et Marie-Ève Thérenty (dir.), *Féminin/Masculin dans la presse du XIX^e siècle*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2022.
119. Aliette Armel, « Les visages d'Antigone », dans Aliette Armel (dir.), *Antigone, op. cit.*, p. 21-23.
120. Marie-Hélène Boblet, *Le roman dialogué après 1950. Poétique de l'hybridité*, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 13.
121. Marguerite Duras, *La Passion suspendue : entretiens avec Leopoldina Pallotta della Torre*, *op. cit.*, p. 52.
122. Marguerite Duras, « Horreur à Choisy-le-Roi », *France Observateur*, 6 juin 1957, p. 12.
123. Gilles Philippe, « Chronologie (1872-1960) », dans Marguerite Duras, *Œuvres complètes*, Tome I, sous la direction de Gilles Philippe, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. LIII.
124. Jean Pierrot, *Marguerite Duras*, Paris, José Corti, 1986, p. 122.
125. Marguerite Duras, *Moderato cantabile*, dans Marguerite Duras, *Œuvres complètes*, Tome I, sous la direction de Gilles Philippe, *op. cit.*, p. 1213.
126. La formule de l'« ombre interne » est remplacée dans les années suivantes par celle de l'« image noire » dans *Navire Night* en 1978, de la « chambre noire » dans les chroniques publiées dans *Libération* en été 1980 et du « bloc noir » dans son recueil d'essais *La Vie matérielle* en 1987. Voir aussi Aliette Armel, « La force magique de l'ombre interne », dans Alain Vircondelet (dir.), *Marguerite Duras. Rencontres de Cerisy, op. cit.*, p. 11-24.
127. Sylvie Loignon, « Introduction », dans *Marguerite Duras et le fait divers*, suivi de *Lectures de La Vie tranquille, op. cit.*, p. 19.
128. Simona Crippa, « Espionne de Dieu : Duras entre faits divers et mythes », dans *Marguerite Duras et le fait divers*, suivi de *Lectures de La Vie tranquille, op. cit.*, p. 116.
129. Voir Marie-Ève Thérenty, *Mosaïque. Être écrivain entre presse et roman (1829-1836)*, Paris, Honoré Champion, 2003.
130. Marie-Ève Thérenty, *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas, op. cit.*, p. 246.
131. Marguerite Duras, *Outside*, suivi de *Le Monde extérieur, op. cit.*, p. 12.
132. Laure Adler, *op. cit.*, p. 480.
133. Marguerite Duras, *La Vie matérielle*, Paris, P.O.L., 1987, p. 35.
134. Simona Crippa, *Marguerite Duras*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2020, p. 138.

135. Dominique Denès, *Marguerite Duras. Écriture et politique*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 202.

136. Marie-Ève Thérénty, *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, op. cit., p. 273.

RÉSUMÉS

Cet article propose une étude des poétiques que Duras journaliste invente dans les hebdomadaires d'information, en s'intéressant à la posture d'Antigone qu'elle endosse durant les années 1950. De quelle façon s'engage-t-elle dans l'Histoire par le biais de son écriture journalistique ? Après une analyse de ses interventions lors de la guerre d'Algérie dans *France Observateur* et *14 Juillet*, l'article s'intéresse à sa façon de faire de la politique : elle parle du quotidien. Du fait divers à l'interview, en passant par la chronique judiciaire, nous explorons ensuite l'affinement de sa pratique de l'« anecdote humaine ». Avec la littérisation de son écriture journalistique, « le journalisme au féminin » est un autre moyen de contourner les contraintes implicites imposées par le modèle de sexuation du journal. Enfin l'influence de cette œuvre journalistique sur son écriture littéraire est une problématique à haut potentiel heuristique et permet de comprendre dans quelle mesure la presse écrite constitue un lieu important pour la recherche d'une écriture qui lui est propre.

This article proposes a study of the poetics that Duras journalist invents in weekly news magazines, taking an interest in the posture of Antigone that she assumes during the 1950s. How did she engage in History through her journalistic writing? After an analysis of her interventions in the Algerian War by means of *France Observateur* and *14 Juillet*, the article focuses on her way of doing politics : she talks about everyday life. From fait divers to the interview, via the judicial reporting, we explore the refinement of her “genre d'anecdote humaine”. Besides the literalization of her journalistic writing, “le journalisme au féminin” is another way of removing the implicit constraints imposed by the newspaper's gendered model. Finally, the influence of this journalistic work on her literary writing is a problematic with a high heuristic potential, which leads us to understand to which extent the written press constitutes an important site for the search for a writing of its own.

INDEX

Keywords : Duras (Marguerite), Journalism, Poetics, Posture, Weekly News Magazine

Mots-clés : Duras (Marguerite), Journalisme, Poétique, Posture, Hebdomadaire

AUTEUR

QING FENG

Université Paul-Valéry Montpellier 3